

N° 11. — Septembre-Octobre 1921

DEUXIÈME ANNÉE



LA REVUE de la CORSE

HISTORIQUE, LITTÉRAIRE
Documentaire et Bibliographique.



CONNAITRE ET ÉTUDIER
le pays, les mœurs, les hommes, les faits, les livres,
c'est aimer la Corse.



*Histoire, Géographie, Archéologie, Mœurs, Ethnographie,
Climatologie, Productions, Chasse, Pêche, Beaux-Arts, Minéralogie,
Littérature, Romans, Poésie, Tourisme.*



DIRECTION :

A. CLAVEL, 43, Rue Saint-Lazare, PARIS

IN° ARR. — MÉTRO Nord-Sud, station TRINITÉ.

DEPOSÉ CONFORMÉMENT A LA LOI — TOUTS DROITS RÉSERVÉS

SOMMAIRE DE LA 11^e LIVRAISON

PAGES

I. — LES HISTORIENS DE LA CORSE.	
Jacobi (J. M.) : <i>Histoire générale de la Corse</i> , par M. A. AMBROSI-R.....	129
II. — OUVRAGES DIVERS SUR LA CORSE.	
<i>La Corse dans les Mémoires de J.-J. Casanova</i> , par M. H. de MORATI-GENTILE.....	133
III. — ÉTUDES JURIDIQUES CORSES.	
Busquet (J.) : <i>Le Droit de la Vendetta et les Paci Corses</i> , par M. Louis VILLAT (<i>fin</i>).....	137
IV. — ÉTUDES DE LITTÉRATURE HISTORIQUE.	
<i>Rapprochements historiques à propos du centenaire de Napoléon et du sixième centenaire de Dante</i> , par M. Ambroise MALASPINA (<i>suite</i>).....	144
V. — LES POÈTES CORSES.	
Lucciardi (J.-P.) : <i>Son œuvre Lyrique, "Canti Corsi"</i> , par M. P. ARRIGHI.....	149
VI. — ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES.	
Ferton (Ch.) : <i>Bonifacio à l'époque Néolithique</i> (troisième mémoire), par M. L. BRIET.....	155
VII. — LES ROMANS CORSES.	
Elftori (M. L.) : <i>Léandre, le berger Corse</i> (Drame en vers), par M. J. CARABIN.....	157
VIII. — ÉTUDES HISTORIQUES SUR LA CORSE.	
Castelli (G.) : <i>Una colonia Ascolana in Corsica</i> , par M. l'abbé F. TROJANI.....	158

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

- MM. **AMBROSI-R. (Ambroise)**, Agrégé d'histoire et de géographie ; Conservateur des antiquités de la Corse.
- ARRIGHI (Paul)**, anc. élève de l'Ecole Normale Sup. ; Agrégé de l'Université.
- BENEVENT (Ernest)**, Agrégé d'hist. et de géogr. ; auteur d'ouvrages sur la Corse.
- BLANCHARD (Raoul)**, Docteur ès-sciences ; Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble ; Directeur de l'*Institut de Géographie Alpine*.
- BUSQUET (Jacques)**, Docteur en Droit ès Sciences juridiques et économiques.
- CASTELNAU (Paul)**, Docteur ès-sciences ; Géographe de la Corse.
- CHUQUET (Arthur)**, Membre de l'*Institut de France*.
- COLONNA DE CESARI ROCCA**, Homme de lettres ; Historiographe de la Corse.
- CHAUVET (Paul)**, Docteur ès-lettres ; Professeur agrégé au lycée de Mulhouse.
- COURTILLIER (Gaston)**, Agrégé de l'Université ; Professeur de Première au lycée de Mulhouse.
- DEMONTES (V.)**, Docteur ès-lettres ; Professeur d'histoire au *Collège de France*.
- FILIPPI (Louis)**, Professeur agrégé de l'Université.
- GRAZIANI (Paul)**, Elève dipl. de l'Ecole des Chartes ; Archiviste de la Corse.
- MANSION (Jules)**, Agrégé de l'Université ; Professeur au lycée Ampère.
- R. P. Dom. **MARINI (Philippe)**, O. S. Bénédictin ; Historien de la Corse.
- MAURY (Ernest)**, Préparateur au Lycée de Nice ; Collaborateur au Service de la Carte géologique de la France.
- PAGANELLI (Dono)**, Agrégé de l'Université ; Prof. de Première au Lycée de Reims.
- SANTELLI (César)**, Professeur agrégé au Lycée de Metz.
- SANTONI (François)**, Professeur agrégé de philosophie au Lycée de Strasbourg.
- VILLAT (Louis)**, Agrégé d'histoire et de géogr. ; Auteur d'ouvrages sur la Corse ; Professeur à la Faculté des Lettres de Besançon.

REVUE DE LA CORSE

HISTORIQUE, LITTÉRAIRE et BIBLIOGRAPHIQUE

(TROISIÈME ANNÉE)

UN AN : *France*, 8 francs. — *Étranger*, 10 francs.

A. CLAVEL, Éditeur, 43, Rue Saint-Lazare, PARIS

Janvier 1922.

MONSIEUR ET CHER ABONNÉ,

Permettez-nous d'appeler votre attention particulière sur l'article II de la page IV de la couverture du n° 12, qui vient de terminer la deuxième année de notre publication.

En vous y exprimant notre vif désir de vous voir continuer votre utile concours à cette œuvre corse absolument désintéressée, nous vous prévenons qu'il ne nous serait pas possible, cette année, de continuer le service de la *Revue* avant d'en avoir reçu le montant.

L'absence de vos nouvelles nous fait craindre que vous n'ayez pas remarqué cet avis et que vous attendiez, comme l'année dernière, la réception d'un nouveau numéro pour renouveler votre abonnement.

Nous vous prions de vouloir bien faire, de la causerie indiquée, une nouvelle lecture attentive après laquelle nous voulons croire que vous n'hésitez pas à nous adresser l'envoi sollicité.

Afin de vous éviter toute préoccupation gênante, nous vous joignons un mandat-carte avec lequel, sans dérangement (puisque vous pouvez le remettre au facteur en cours de tournée) et sans autres frais que 0.15 centimes (moins que l'affranchissement d'une lettre) vous pouvez faire parvenir à notre compte de chèques postaux (*Paris 211.44*) votre renouvellement et votre correspondance.

N. B. — La poste remet un reçu à l'expéditeur en échange du mandat.

A cette occasion, nous nous faisons un plaisir de vous informer que la question des origines corses de Christophe Colomb, annoncée à notre page VI, donnera lieu à une savante et passionnante controverse qui occupera plusieurs numéros et qui sera suivie d'autres articles non moins intéressants.

Nous espérons que cette raison ne sera pas la seule qui vous engagera à nous donner sans retard de vos bonnes nouvelles, le premier numéro de la troisième année (avec papier de luxe et autres améliorations) étant prêt à vous être expédié.

En pensant pouvoir vous adresser avec nos empressées salutations nos remerciements anticipés, nous vous renouvelons la prière de favoriser, par votre aimable propagande, cette œuvre désintéressée, véritablement et foncièrement corse.

LA DIRECTION.

REVUE DE LA CORSE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

LES HISTORIENS DE LA CORSE

JACOBI (J.-M.), Histoire générale de la Corse.

Depuis qu'à la fin du XVIII^e siècle la Corse avait suscité la verve des écrivains français et italiens et fourni à Germanes, à Cambiagi, à Limperani, et à plusieurs autres la matière d'ouvrages historiques importants ou de mensonges comme ceux de Feydel, depuis qu'elle avait donné à la France un empereur et avec lui plus de gloire que n'en eut jamais aucune nation, elle était à peu près retombée dans l'oubli ou du moins n'éveillait-elle plus que les rancunes des royalistes ou, les attaques injustifiées d'un Réalier-Dumas (1). Sans doute en 1833, F. O. Renucci, ancien principal du Collège de Bastia, avait-il composé une histoire (2) qui n'est passans mérite et dans laquelle il insistait surtout sur les événements dont il avait été le contemporain, mais elle était écrite en italien et ne pouvait intéresser que certains Français de Corse et très peu du continent.

Or le mouvement historique était à ce moment entré dans une phase nouvelle. La Restauration avait connu, sous l'influence du romantisme, une renaissance brillante des études du passé. En 1827, avaient paru les *Lettres sur l'Histoire de France* d'Augustin Thierry; l'écrivain y proclamait la nécessité de modifier la méthode historique, afin que l'imagination ne fût point séparée de la critique; la vérité devait être le seul but à atteindre. Au même moment Guizot professait à la Sorbonne le cours d'histoire de la civilisation française. Son adversaire politique, Adolphe Thiers, après un médiocre tableau de la Révolution Française, paru en 1823, allait faire éditer sous le règne de Louis Philippe, les premiers volumes de la célèbre *Histoire du Consulat et de l'Empire* où le constant souci de l'exactitude le faisait être impartial. Mignet, depuis vingt ans déjà, enseignait aux lecteurs de ses nombreux articles l'art de synthétiser, le talent de condenser cent idées pour démêler le caractère général d'une époque. Michelet enfin, historien de génie, avait, dès 1831, composé son *Histoire Romaine* et, à partir de 1833, son *Histoire de France*. Il indiquait comment un historien pouvait décrire et séduire, faire de son sujet un tableau où la vie éclate à chaque page. En l'espace de quinze ans, quelques-uns des plus grands noms de la littérature historique avaient déjà brillé en France.

(1) *Mémoire sur la Corse* de 66 pages; Paris, chez Plancher, 1819.

(2) *Storia di Corsica*, 2 vol. in-8°; Bastia, chez Fabiani, 1833.

Comment de tels exemples, de tels maîtres n'auraient-ils pas inspiré à quelque Corse le désir d'écrire encore une fois l'histoire de sa petite patrie ? Le sujet était de ceux qui auraient pu captiver un Thiers, un Michelet, s'ils en avaient eu l'idée. Il conquit l'avocat Jacobi qui se mit à composer en 1835 une histoire en deux volumes de son île natale (1), depuis les temps les plus reculés jusqu'à la bataille de Pontenovo. Rédigée en langue française et venant après une longue période de sécheresse historique, en ce qui regarde la Corse, elle devait avoir une grande vogue tant par ses qualités que par ses défauts.

Disons de suite que le récit est précédé d'un aperçu topographique et statistique de l'île de 29 pages, qui tient de la littérature plus que de la géographie. Mais on ne pouvait guère demander à un professionnel du barreau, dans la première moitié du XIX^e siècle, de connaître les méthodes géographiques fondées après 1870. On y trouve quelques opinions hasardées, entre autres celles qui sont relatives à l'air d'Aleria « qui n'est pas si mauvais qu'un préjugé pourrait le faire croire », ou « à la facilité du dessèchement des étangs ». En revanche quelques réflexions sur l'emplacement des villes sont judicieuses et les lamentations sur l'abandon de la Corse par l'Etat « qui devrait y prendre plus d'intérêt » (page XVII) semblent dater d'aujourd'hui. Cet aperçu est suivi de douze pages sur l'histoire naturelle, dont les vues d'ensemble sont naturellement très sommaires, et de neuf pages encore sur la statistique du pays, qui révèle déjà l'état précaire de l'industrie et du commerce « dont le gouvernement est seul responsable ». Enfin Jacobi a eu l'idée nouvelle de rassembler dans un chapitre complémentaire la liste critique des principaux ouvrages relatifs à l'histoire de l'île ; on fera bien de ne pas la prendre pour guide bibliographique, mais on y trouvera de nombreuses indications.

Le récit proprement dit est divisé en deux parties égales. La première (tome I) comprend toute la période qui s'étend depuis les origines jusqu'à la mort de Sampiero ; la deuxième va de 1567 à 1769, date du combat de Pontenovo. On ne peut que trouver légitime l'importance donnée à ce dernier développement, surtout pour un auteur de la première moitié du XIX^e siècle, qui écrit presque toujours d'après des sources de seconde main et ne peut guère puiser dans les archives, sinon pour quelques rares époques, comme celle

(1) *Histoire générale de la Corse*, par J. M. Jacobi, avocat, in-8° de 417 et de 390 pages, édité par Bellizard, Barthès, Dufour et Lowell à Paris, en 1835.

de Sampiero. Les historiens de nos jours sont plus favorisés, puisqu'ils peuvent utiliser les nombreux documents publiés depuis cinquante ans et en particulier ceux de la laborieuse Société des Sciences historiques et naturelles de la Corse.

Jacobi a donc recours à ses devanciers Italiens comme Cynrée et Cambiagi, Français comme l'Hermitte de Souliers et Jaussin, pour raconter les faits, mais il a la probité d'indiquer en note tous les emprunts. Il peut aussi mettre à profit l'excellente chronique de Filippini que Grégory venait d'éditer ; (1827) elle lui permet, surtout pour les XIV^e et XV^e siècles, de renouveler en partie le récit et d'affirmer son sens critique. Les quelques documents qu'il tire de la Bibliothèque nationale font de cette période la plus vivante de son premier tome. Sur 416 pages en effet, 120 sont consacrées à l'intervention française de 1553 et à Sampiero. L'auteur s'est efforcé de montrer, ce qui est conforme à la vérité, que dès cette époque la Corse pouvait devenir française et que l'épopée de Sampiero, dont la célébrité croîtra avec le temps, soutenu secrètement ou publiquement par Henri II et Catherine de Médicis, est bien la fin d'une période historique, celle des convulsions sporadiques contre la domination génoise, le début d'une vie nationale qui se terminera, après un long intermède, par l'incorporation française.

On ne peut donc pas s'étonner que Jacobi lui ait consacré tout son second tome, soit près de 400 pages, qu'il a divisées justement en huit périodes. Après un chapitre de ce qu'il appelle l'âge de fer, où il montre avec raison que la révolte de 1729 fut la conséquence de ces cent années d'exploitation génoise, qui se donna libre cours parce que la Corse épuisée la supporta passivement, il aborde la guerre de quarante ans qui devait aboutir à l'organisation d'une république insulaire. L'historien laisse ici très souvent parler les documents et il les cite ; c'est là une méthode vivante et scientifique que l'école française du XIX^e siècle a faite sienne. On lira donc avec intérêt le chapitre relatif à l'intervention du cardinal Fleury en 1737. L'auteur rend justice au marquis de Cursay qui le premier comprit la mentalité corse et sut se faire aimer des habitants. Il en arrive enfin à Paoli. Trois chapitres et 154 pages lui sont consacrés. L'organisation démocratique du pays par son plus grand homme, Napoléon mis à part, est bien indiquée ; la partie économique n'est pas oubliée. Quant aux événements qui précédèrent Ponte-novo, en 1768, ils remplissent 80 pages. On ne saurait considérer comme des longueurs ces détails qui touchent à une tragédie dont les conséquences furent par hasard heureuses. Jacobi arrête brusquement son récit à 1769, regardant à tort la Corse comme

française dès cette époque. Il faudra l'habile administration de Marbeuf, les événements révolutionnaires et l'accession de Bonaparte à l'empire pour que la rapide conquête du Maréchal de Vaux n'ait pas été un incident militaire semblable à tant d'autres des XIV^e et XV^e siècles.

L'ouvrage se termine par quelques documents relatifs aux temps de P. Paoli et par une bonne carte hypsométrique gravée par Dumortier. Ce n'est certes pas se montrer trop bienveillant que d'avouer l'intérêt de sa lecture, car les défauts eux-mêmes ont quelque chose de séduisant. Et d'abord le style est trop souvent oratoire (chassez le naturel...) voire pompeux. L'auteur dira par exemple « que les Italiens dégénérés courbaient la tête sous la verge de fer d'un maître absolu I, 60 » et la mort de Gaffori lui inspirera cette phrase : « Ce petit peuple corse n'eut plus rien à envier à l'histoire de Thèbes ou d'Israël, car à côté des scelérats qui donnèrent la mort à l'illustre patriote, on trouva un complice dans son indigne père ; le supplice de la roue termina ignominieusement les jours du Cain de la Corse, II, 219 ». On voit que l'historien manque de sérénité, laisse trop visiblement paraître sa sympathie pour les insulaires ou leur pays, et qu'il est conduit par là à des jugements superficiels, même erronés. Il est un de ceux qui ont contribué à répandre l'opinion que la Corse fut un des greniers de Rome (I, 52), autorisant ainsi tant d'écrivains modernes, à traiter de paresseux les habitants actuels ; leur réputation mériterait d'avoir une base moins fragile, car si les Romains convoitèrent la possession de l'île, ce ne fut pas pour sa fertilité médiocre, mais pour ses bois, pour sa cire, pour son miel et surtout pour sa position maritime. On peut donc reprocher à Jacobi d'avoir trop facilement accueilli des erreurs accréditées ou de ne point rejeter courageusement les hypothèses enfantines, parce que séduisantes, indignes d'un savant (1) ; d'aimer trop le détail, qui étouffe l'idée générale ; de se laisser submerger par les multiples incidents de guerres du Moyen-Age et d'égarer son lecteur au lieu de le conduire. On ne lui tiendra pas rigueur d'avoir cru, sur la foi de ses contemporains, que le gouvernement romain « était une monarchie tempérée par l'autorité du Sénat et du peuple, II, 57 » quand on voit l'école historique allemande soutenir une thèse que les faits ne justifient pas, mais on éprouvera moins d'indulgence pour ses préférences en faveur de Cyrnée et pour son dédain

(1) Il répète par exemple, que « Sénèque le philosophe fut relégué dans la tour qui domine Luri » et qui ne peut être que du Moyen-Age (I, 58), ou que la ville d'Ajaccio « succéda à celle d'Urcinium, dont le nom provenait d'*Urceus*, vase. » (I, 280) etc.

de Giovanni della Grossa, à qui les historiens du XX^e siècle ont rendu justice.

Que l'on se garde cependant de conclure que Jacobi manque de sens critique. C'est là, bien au contraire, son principal mérite. La recherche de la vérité parmi les opinions contraires est souvent faite à l'aide d'un raisonnement clair, au moyen d'une critique judicieuse du texte ou du document. Les exemples abondent. Qu'on lise par exemple les passages relatifs aux origines corse (chap. 1^{er}), ou à l'évêché de Tanata (I, 83), ou à la prédication de Saint Paul en Corse, qu'il rejette, ou à l'œuvre de saint Grégoire, ou à la légende d'Ugo Colonna, qu'il considère comme une fable (I, 106 etc, etc.) et l'on reconnaîtra qu'il n'est ni un copiste aveugle, ni un historien crédule. C'est grâce à cette qualité surtout et en dépit de ses défauts que l'ouvrage de Jacobi vaut la peine d'être connu et consulté. Il tient une place honorable dans la longue lignée des historiens corses du XIX^e siècle et d'ailleurs la langue facile, élégante même, avec laquelle son œuvre est composée entraîne aisément le lecteur jusqu'au bout. On ne saurait en dire autant de tous les manuels.

A. AMBROSI-R.

OUVRAGES DIVERS SUR LA CORSE

La Corse dans les Mémoires de J.-J. Casanova⁽¹⁾



Au cours de son existence mouvementée, Giacomo Casanova de Seingalt, qui parcourut l'Europe dans tous les sens, ne paraît pas avoir songé un seul instant à visiter la Corse. Un pays pauvre et dont les femmes avaient une fâcheuse réputation d'austérité ne pouvait, à l'égal de Corfou par exemple, tenter son tempérament de joueur, d'escroc de haut vol et d'homme à bonnes fortunes.

(1) Aventurier né à Venise en 1725. Etudiant dès sa jeunesse les langues anciennes, le droit, la théologie, il fut admis à 16 ans dans le séminaire patriarcal de Venise dont sa conduite plus que légère le fit chasser. Nommé officier dans un régiment à Corfou, son inconduite l'en fit encore expulser. Il voyagea alors dans les divers états d'Italie, en France, dans les Flandres et les Pays-Bas, en Allemagne, en Autriche, en Suisse, en Angleterre, en Turquie, en Pologne, en Russie, en Espagne, avec un luxe soutenu par le jeu et par un savoir-faire exceptionnel de Chevalier d'industrie. Enfermé à Venise, il s'échappe et revient à Paris où il obtient des missions du duc de Choiseul. Mais il reprend sa vie errante, va à Berlin où il refuse un emploi offert par le Grand Frédéric et se rend à St Pétersbourg d'où l'impératrice l'envoie en mission à Varsovie. Obligé de fuir à la suite d'un duel, il revient à Paris qu'il quitte encore pour aller mourir en Bohême en 1803. Ses Mémoires qui s'arrêtent à 1782 furent publiés à Paris en 1830. (N. d. I. D.).

On est unanime pour condamner la révoltante licence de ses *Mémoires*, mais, au point de vue historique, ils méritent d'être consultés bien qu'il faille les manier avec précaution.

Ces *Mémoires* ont donné naissance en Italie, en Angleterre, en Allemagne et en France à une foule d'études critiques qui suffiraient à garnir une bibliothèque. Les avis des commentateurs sur la valeur documentaire de l'ouvrage sont très divers mais généralement favorables. Sans vouloir prendre part à la discussion, nous avons eu la curiosité de rechercher, dans les dix volumes de cette copieuse autobiographie ce qui pouvait concerner les Corses rencontrés par cet extraordinaire aventurier au cours de ses incessantes pérégrinations.

I

En 1743, Casanova, jeune abbé à manteau court, étant demeuré deux jours auprès de l'Evêque de Martorano et ne pouvant se résigner à vivre dans une bourgade perdue de la Calabre, décide de se rendre à Naples. Le prélat lui remet, avec sa bénédiction, une lettre de recommandation pour Antonio Genovesi, le célèbre professeur de Philosophie et d'Economie Politique.

Genovesi n'est pas un Corse, mais nous savons qu'il compte parmi ses élèves préférés notre Pascal Paoli. Celui-ci, alors âgé de dix-sept ans, vivait à Naples avec son père depuis 1739. Il suivait les cours de l'Université avant d'entrer dans l'armée Napolitaine. Il eût été intéressant pour nous d'avoir, par Casanova, quelques détails sur ce Maître qui contribua à la formation intellectuelle du jeune insulaire, en lui inspirant ces idées libérales dont le reflet se trouve dans la constitution qu'il donnera à son pays. Malheureusement, Casanova se borne à dire en deux lignes qu'au cours d'un dîner Genovesi critiqua la simonie du clergé.

II

Lamême année, notre aventurier gagne Rome. Il s'insinue dans les bonnes grâces du Cardinal Acquaviva et entre ainsi en relations avec divers prélats. Sa faconde est grande, il parle avec aplomb *de omni re scibili*, et, se trouvant en présence de Mgr. Salicetti, il discute avec lui sur les envies des femmes grosses. Voici le singulier dialogue de Casanova et d'un abbé Gama au sujet de cette conversation :

« Vous avez aujourd'hui (dit l'abbé Gama) plus visé à l'estime qu'à l'amour. C'est beau, sans doute, mais disposez-vous à combattre l'envie et sa fille la calomnie : si ces deux monstres ne parviennent pas à vous abîmer, vous vaincrez. Vous avez, par exemple, pulvérisé Salicetti, physicien et, qui plus est, Corse. Il doit vous en vouloir.

« — Devais-je lui accorder que les envies des femmes ne devaient
« jamais avoir d'influence sur la peau du fœtus ? J'ai l'expérience du
« contraire. Etes-vous de mon avis ? »

« — Je ne suis ni du vôtre ni du sien, car j'ai bien vu des mar-
« ques qu'on appelle envies, mais je ne puis décider pertinemment si
« ces taches proviennent d'envies que les mères peuvent avoir pen-
« dant leur grossesse. »

« — Moi, je puis le jurer. »

« — Tant mieux pour vous, si vous savez la chose avec tant d'é-
« vidence, et tant pis pour Salicetti s'il en nie la possibilité. Laissez-
« le dans son erreur. Cela vaut mieux que le contraire en vous fai-
« sant un ennemi. »

Natale Salicetti n'était pas le premier venu. Originaire d'O-
letta de Nebbio, il entra dans les ordres. Ses goûts le portè-
rent vers les études scientifiques et plus spécialement vers la
médecine. A l'époque où nous sommes, il avait, quoique jeune,
acquis une grande réputation de praticien. Sa bibliothèque
était célèbre dans le monde des savants et des lettrés. Nous
avons vu quelques volumes qui en proviennent, ils sont, par
leur beauté, dignes de figurer dans le cabinet d'un souverain.
Prôné par le professeur Leprotti, protégé par le Cardinal-
Ministre Silvio Valenti, il s'attira les faveurs de l'Empereur
Joseph II, de l'Electeur de Bavière, des Stuart, et fut appelé
à donner ses soins aux plus grands personnages. Les papes
Clément XIV et Pie VI devaient le nommer leur médecin par-
ticulier. Lorsque le premier de ces pontifes mourut en 1773,
on répandit le bruit qu'il avait été empoisonné à l'instigation
des Jésuites. Il en résulta des polémiques violentes et pas-
sionnées. Ce fut Salicetti qui, ayant procédé à l'ouverture du
corps et à sa dissection, dressa un procès-verbal concluant
nettement à une mort naturelle, conséquence d'une maladie
scorbutique. (1)

Ajoutons que ce prélat-médecin, mort en 1789, titulaire
d'une chaire au Collège de la Sapience, a laissé non seule-
ment la réputation d'un grand savant, mais encore celle d'un
homme modeste, d'un commerce agréable, évitant d'employer
des mots tranchants ou susceptibles de blesser un interlocu-
teur (2). Il ne ressemblait guère, en un mot, au ridicule per-
sonnage que, dans son amusante suffisance, Casanova nous
dit avoir « pulvérisé »

III

En 1749, Casanova est à Parme. « J'allai à la comédie où

(1) Ce rapport a été cité par Linguet en ses *Annales Politiques*.
Année 1779. Tome V. p. 312 et suiv.

(2) *Delle lodi di Monsignor Natale Salicetti, archiatro pontificio,*
Orazione di Pietro Pasqualoni. Rome 1789.

« je fis connaissance avec quelques officiers Corses qui « avaient servi en France dans le Régiment Royal Italien ».

Effectivement, après le traité d'Aix la Chapelle, beaucoup de Corses étaient entrés au service du duc de Parme, l'Infant Don Philippe, gendre de Louis XV, prince pacifique et brave homme, auquel il fut question, à un moment donné, de céder la Corse moyennant certaines compensations territoriales à accorder à Gênes. Don Philippe fut toujours très accueillant pour nos compatriotes, et parmi ceux qui le servaient, nous citerons Louis Ciavaldini, devenu par la suite Maréchal de Camp. C'était un patriote éprouvé qui refusa de demander à Paoli, prêt à l'accorder, l'élargissement de son frère Carlo emprisonné comme suspect, et qui vit deux de ses fils tomber pour la cause nationale, l'un Edoardo, à Noceta (1762), l'autre Giovanandrea, à Furiani (1763) (1).

IV

Vingt années se passent. Casanova ne cesse de courir le monde, s'occupant de tout, tripotant partout et n'hésitant pas, à très peu d'exception près, à nommer ses dupes, ses complices ou les simples témoins de ses exploits. Il ne signale aucun Corse sur sa route pendant cette longue période. Ce n'est qu'en 1770 qu'ayant été recommandé à M. de Berlandis, envoyé de la République de Venise à Turin, il fait la connaissance du précepteur de son fils « un certain *Andreis*, « dit-il, petitabbé Corse assez instruit qui habite présentement « l'Angleterre où il a produit quelque sensation par ses ouvrages ».

Il s'agit ici d'Anton Francesco Andrei, homme de lettres et de théâtre d'abord, puis homme politique que la Corse devait envoyer à la Convention en 1792 et au Conseil des Cinq-Cents en l'an IV. Il vivait à Londres, auprès de Paoli exilé, au moment où Casanova écrivait, et les ouvrages dont il est parlé étaient des adaptations et des traductions en vers et en prose de pièces italiennes. Sa carrière politique, qui est connue, fut des plus honorables. Sa carrière littéraire mériterait d'être étudiée. Tommaseo lui attribue la paternité du libretto de *Nina o la Pazza per Amore* de Paesiello (1787) (2). Au commencement de 1789, fut créé à Paris le Théâtre de Mon-

(1). Il aurait dit, au sujet de ses deux fils : « Mon Dieu, me voilà « privé de ce que j'avais de plus cher au monde. Leur vie vous appar- « tenait (aux Corses). Quant à eux, ils ont accompli la tâche qui leur « était assignée par les devoirs de tout bon fils envers sa patrie, car « mieux vaut mourir qu'être esclave. (Papiers Ciavaldini).

(2) Le bon Tommaseo qui aime l'hyperbole, va jusqu'à signaler que les paroles de cet opéra ont plus parcouru le monde que les armées de Napoléon !

sieur ou Théâtre Feydau destiné à la représentation de l'opéra-bouffe italien. Andrei y donna plusieurs traductions. Une lettre que nous possédons, à lui adressée à cette même époque par Antoine Gentile, alors secrétaire de Paoli, le félicite de cette bonne fortune. (1)

Après avoir rempli son mandat de député aux Cinq Cents, l'abbé Andrei, l'ancien familial des scènes de Londres et de Paris, l'ancien Girondin emprisonné pour n'avoir pas voté la mort du Roi et libéré au 9 thermidor, retourna dans son village de Moïta où, simple prêtre, il attendit philosophiquement la mort qui survint en 1815. Son existence avait été celle d'un bon patriote, d'un honnête homme et d'un homme de goût.

V

Nous n'avons aucune conclusion à tirer des quelques remarques qui précèdent. Nous dirons seulement qu'en contrôlant ces points particuliers des *Mémoires*, nous n'avons eu à redresser aucune erreur de temps ou de personnes. Quant aux appréciations de Casanova sur les choses et les gens, n'oublions pas qu'il a voulu donner en somme un essai de justification d'une existence d'aigrefin particulièrement condamnable, et qu'il n'y a pas à lui demander d'être impartial ni équitable dans ses jugements.

Fr. de MORATI-GENTILE

ÉTUDES JURIDIQUES CORSES

**BUSQUET (J), Le Droit de la Vendetta
et les Paci Corses (fin).**



Après avoir examiné la méthode apportée par M. Busquet dans le choix du sujet et dans sa documentation, après avoir apprécié l'esprit critique et sympathique tout à la fois qui l'anime, il nous faut voir à quels résultats généraux aboutit son enquête et quel est, en somme, le contenu de ce livre si excellemment préparé.

Tous les renseignements recueillis ont été répartis entre trois grands chapitres où M. Busquet étudie successivement :

(1) « J'ai appris avec grand plaisir que vous avez été employé à ce théâtre. Les Directeurs auraient dû avoir soin, avant tout, de l'inaugurer avec une excellente troupe, du moment qu'un premier heureux début faisait espérer de mettre à la mode l'opéra italien. Mais d'après ce que vous dites, il est à craindre que cela ne puisse [continuer]. — En 1805, le Théâtre Feydau fut réuni au Théâtre Favart pour former l'Opéra Comique. »

1. la vendetta et les traités de paix avant l'époque contemporaine, 2. la vengeance privée et les *paci* à l'époque contemporaine, 3. L'Eglise pacificatrice des *vendette*. Cette triple étude, qui comprend 450 pages, s'enferme entre une introduction qui comporte une définition juridique de la vendetta, un coup d'œil sur le droit comparé et même un aperçu général de l'histoire des Corses, (que de choses dans une introduction, mais celle-ci est de 80 pages!) et une conclusion où sont recherchés, en 40 pages, les causes de la vendetta et les moyens les plus propres à assurer son extinction. Avouerai-je à M. Busquet que je n'aime pas beaucoup cette division qui n'est rigoureuse qu'en apparence. D'une part l'Eglise a fait sentir dès l'origine et à travers toute l'histoire corse son influence pacificatrice et s'il est vrai, comme le note très justement M. Busquet, que le sens de la religion fut en ce pays « profondément et sans cesse mêlé à la vision de toutes choses », on peut se demander si l'on ne risque pas, en rejetant dans un chapitre spécial tout ce qui concerne cette influence, de présenter une image incomplète et comme un aspect tronqué de la réalité. Pour y remédier, il faut procéder par une série de renvois — allusions à des développements précédents ou à des faits à venir — qui ne peuvent, en dépit de tout le talent de l'auteur, que ralentir l'intérêt. D'autre part la date de 1789 ne marque pas la véritable coupure à partir de laquelle commence l'époque contemporaine; il convient de remonter vingt ans plus haut, au moment où l'île fut réunie à la France et où les statuts anciens furent abolis. M. Busquet le reconnaît d'ailleurs lui-même à chaque page et quand, au livre II de la seconde partie, il étudie « le droit des *paci* sous les régimes français », il prétend bien dans le titre conduire cette étude « de la Révolution à nos jours », mais en fait il l'envisage à partir du 15 mai 1768, c'est-à-dire à partir du traité de Versailles (que M. Busquet semble confondre, soit dit en passant, avec le traité de Compiègne de 1764): « Depuis cette date, écrit-il excellemment, et sous quelque régime que le pays ait été placé, — y compris le bref gouvernement de sir Elliot, — il n'a cessé d'être sous l'empire de lois profondément différentes de son vieux droit autochtone ». Là était donc la véritable séparation juridique et historique (1).

Adoptons cependant le plan qui nous est proposé : nous allons, chemin faisant, rencontrer une foule de faits précis, d'idées intéressantes et de raisonnements ingénieux. L'exposition est d'une grande clarté et entraîne généralement la conviction.

(1) M. Busquet fait rentrer dans la première partie (antérieure à 1789) l'étude du royaume anglo-corse (1794-1796)

1. Il s'agit d'abord d'analyser avec exactitude le droit de la vendetta du XV^e au XIX^e siècle. Sans nous étendre sur les conceptions générales où se trouvent précisées des indications données dans l'introduction, nous irons droit aux règles de la vendetta, qui sont au nombre de sept (chiffre fatidique, comme chacun sait, depuis les Livres Saints, le chandelier à sept branches et les sept péchés capitaux) : cheveux et barbe non taillés, retraite préliminaire, suppression des funérailles, veillée funèbre et *vocerì*, chemise sanglante, serment de vengeance, déclaration *di guardarsi*. Quant aux causes de la vendetta, il est difficile d'en faire une énumération complète et, comme on dit, exhaustive : M. Busquet insiste sur le *rimbecco* et sur l'*attacar*, mais il signale aussi la mauvaise justice du gouvernement génois et ces sentiments généraux — esprit militaire et sens de l'équité, fierté ombrageuse, amour passionné de la famille, dévouement au clan, — qui peuvent, dans une mesure impondérable mais certaine, donner essor à la vindicte familiale.

En face de ce droit très ancien très puissamment organisé, la République de Gênes a créé — soit sous le régime de la Banque de St-Georges, soit sous le régime de la Seigneurie — un droit répressif qui a sa source dans les *Statuti di Corsica* (rédigés en 1347, révisés en 1453 puis en 1571 et qui s'appliquent, en principe, à l'île tout entière), — dans les statuts particuliers accordés à Bonifacio (dès 1195), à Calvi (dès 1294), à St-Florent, — dans la législation directe de Gênes figurant au *Libro Rosso*. — Or ce droit répressif présente un double aspect, suivant qu'il met en jeu le principe de la responsabilité individuelle ou celui d'une responsabilité solidaire : la famille, la commune, peut-être en quelques circonstances les voisins, peuvent être appelés à partager avec le coupable les conséquences pénales d'un acte qu'au point de vue matériel, il est seul à avoir commis ; ils ont à supporter au regard de l'Etat la charge de réparer les dommages issus du délit, si l'auteur principal ne s'est pas acquitté de cette obligation. En d'autres termes — et c'est le caractère le plus remarquable de ce droit répressif — la justice d'Etat ne procède pas autrement que la vengeance privée. Quant aux moyens pratiques employés contre la vendetta — moyens de police (*commissariati*, récompenses aux bandits qui abandonnent l'île, double prime au meurtre ou à la capture des bandits) ou moyens préventifs (interdiction du port d'armes, trêves imposées) — ils n'ont donné que des résultats utiles assez insignifiants, soit par suite de la faiblesse de la répression (clientèle, abus des grâces ou des sauf-conduits, mauvais recrutement des agents de police, vénalité des officiers

de justice) soit par suite de la faiblesse du droit répressif et de la mauvaise procédure criminelle.

Malgré la carence de la justice d'Etat, il est cependant possible d'arriver à un règlement de la situation si les parties en cause s'accordent, dans un *compromesso di pace*, à s'en remettre à la *sentenzia* des *paceri* choisis comme arbitres. Dans les différentes clauses du *compromesso* et de la *sentenzia*, dont il présente une analyse très serrée, M. Busquet insiste surtout sur la clause matrimoniale dont il retrouve l'origine dans les plus anciennes croyances : puisque la vendetta oppose deux groupes d'hommes qui n'appartiennent pas au même sang, elle tombera d'elle-même si le meurtrier est devenu partie intégrante de la famille de la victime. On peut même pousser l'analyse plus loin encore en s'attachant à l'idée fondamentale de compensation : un homme est mort, il faut un mort, dans la famille du meurtrier, pour faire la compensation ; mais elle se peut établir d'autre sorte si le meurtrier, entrant dans la famille de sa victime, vient en tenir la place. De telles idées inspirent les scènes du *Roman-cero* espagnol. Avec les *paceri* nous touchons à l'une des institutions les plus typiques de la vie corse, et certes c'est une physionomie bien curieuse que celle de ces médiateurs bénévoles « qui seuls, parmi les haines particulières qui s'entrecroisent, ont un sens obscur mais certain d'un intérêt général supérieur. » A l'imitation de cette magistrature privée, une mission pacificatrice fut officiellement reconnue à certains fonctionnaires publics, mais le système des *paceri* magistrats ne fut jamais qu'un système bâtard. « En tant qu'arbitres, ils n'avaient pas été acceptés par les contendants, ils n'inspiraient pas confiance. En tant que magistrats, ils ne disposaient pas dans les pièves où ils siégeaient d'une force suffisante pour se faire respecter » Les pacificateurs officiels n'ont pas réussi en Corse.

Au cours du XVIII^e siècle, deux séries d'événements se produisirent qui modifièrent profondément le cours de l'histoire des Corses : la révolte nationale à partir de 1729 et l'intervention des puissances étrangères, de celles du moins qui possèdent des intérêts méditerranéens et en particulier de la France et de l'Angleterre. Tour à tour, à propos des gouvernements nationaux (avant Paoli et surtout avec Paoli), à propos de la monarchie française et de l'éphémère royaume anglo-corse, M. Busquet dégage les lignes essentielles du droit répressif et des moyens de pacification.

2. Nous serons beaucoup plus brefs dans l'examen de la période contemporaine. Non pas que M. Busquet y fasse preuve de moindres qualités ou que l'intérêt de son exposé faiblisse ;

mais, il reprend, dans un cadre analogue à celui de la première partie, des idées précédemment exposées pour en noter la permanence ou la modification. Les rites sont les mêmes et les principes n'ont pas changé : Il s'agit toujours d'une question de justice égalitaire et de compensation des offenses ; aujourd'hui comme autrefois le meurtrier d'un membre de la famille donne à celle-ci une *créance* au point de vue de la vendetta ; mais il faut prendre garde de ne pas dépasser sa créance : un plus grand nombre de meurtres accomplis en riposte transformerait en débitrice une famille originellement créancière.

Comment fut organisée la répression de la vendetta sous les divers régimes français ? Il est intéressant de relever d'abord dans les cahiers de 1789 les plaintes des populations au sujet du système répressif employé par la monarchie. Le Tiers, qui proteste contre les juridictions prévôtales, demande « la publication d'un nouveau code criminel comportant l'adoucissement des peines et l'application du principe de la responsabilité individuelle en matière pénale ». Mais il ne fut pas toujours tenu compte de ces vœux et, en particulier, sous le Consulat et l'Empire, Miot de Melito, Morand et Berthier (un administrateur civil et deux généraux) appliquèrent avec rigueur le principe de la responsabilité solidaire. Le système a disparu et l'on a vu des administrateurs reconnaître quasi officiellement et favoriser l'état de vendette, témoin cet arrêté qu'un maire de l'arrondissement de Sartène prenait en 1886 : « Il est formellement interdit de porter les armes sur le territoire de la commune ; exception est faite pour les personnes notoirement en état d'inimitié. »

L'étude des *paci* modernes nous permet également de noter la persistance de l'ancien droit corse. Négociateurs et médiateurs, arbitres et garants, les *paceri* modernes jouent le même rôle et ont les mêmes obligations juridiques que les *paceri* du temps jadis. A l'aide de quelques textes caractéristiques provenant des Archives départementales, de communications particulières ou des journaux de l'île, M. Busquet démontre avec sagacité le mécanisme d'une *pace* contemporaine, avec les clauses de forme et de fond que comporte le texte définitif, avec les cérémonies extérieures qui accompagnent l'établissement de la paix.

La cérémonie essentielle se passe devant l'autel et voilà qu'au terme de cette seconde partie, comme au cours des développements antérieurs, nous sommes ramenés à l'étude de l'Eglise qui, dans l'histoire tourmentée de la Corse, apparaît comme une immense force d'apaisement.

3. L'œuvre pacificatrice de l'Eglise, conforme à sa mission

générale, trouva de bonne heure en Corse des conditions particulièrement favorables. L'île fut par deux fois, semble-t-il, (au VIII^e et au XI^e siècle) directement administrée par l'Eglise de Rome et cette administration fut douce et laissa des traces heureuses. Nous avons des renseignements sur les missions envoyées dans les villages perdus de l'intérieur par les Capucins Récollets, par la Compagnie de Jésus, par les Lazaristes de St Vincent de Paul, par les Observantins, par les Oblats de Marie. Fra Diego s'est fait l'annaliste pittoresque et véridique du voyage exécuté par St Léonard de Port-Maurice en 1744. Une foule nombreuse accueillait le prédicateur à chacune de ces étapes. « Mais quels hommes ! s'écrie le rédacteur. Tous armés de fusils, de pistolets et de poignards, car il vont toujours en armes dans ces villages à cause des haines qui existent entre eux ». Cependant cette prédication est fructueuse et le voyage se poursuit au milieu de réconciliations multiples. Cent ans après, en 1840, le P. Sermeria religieux de la Congrégation des Oblats de Marie, travaille à la réconciliation des partis dans le village de Sari-d'Orcino ; il triomphe de tous les obstacles et monte au maquis pour se rencontrer avec le bandit dont le consentement est nécessaire. Enfin le traité de paix est rédigé, lu à haute voix à la messe solennelle et signé par les chefs de partis qui prêtent serment, sur les Evangiles, de l'observer jusqu'à la mort et qui s'embrassent publiquement aux cris répétés de : *Viva la pace ! viva la pace !*

Mais, quelle que soit l'excellence des résultats obtenus par les Missions, ils ne sauraient être que temporaires. L'Eglise possède un autre moyen d'apaisement dans une organisation méthodique et permanente dont le centre est à l'évêché de chaque diocèse et dont l'action se fait sentir en tout temps pour dissiper les haines de famille et provoquer les traités de paix. De fréquentes tournées pastorales ont lieu, au cours desquelles l'évêque, convoquant les chefs de partis en inimitié et les exhortant au pardon, joue le rôle des *paceri*, mais avec l'autorité morale agrandie que lui confèrent ses hautes fonctions ecclésiastiques. Ainsi firent Mgr Ottavio Rivarola, évêque d'Ajaccio, en 1641, Mgr Martini, évêque de Sagone, en 1680, Mgr Giustiniano, évêque de Sagone, en 1727 et en 1730, etc. Dans l'intervalle, les plus humbles prêtres des paroisses, les simples prévans, continuent l'œuvre pacificatrice et essaient de remédier aux maux infinis causés par la vindicte privée.

Pour être tout à fait complet, il faut enfin signaler un certain nombre de mesures préventives contre la vendetta, les armes interdites aux clercs, les armes interdites dans les égli-

ses, action combinée avec le pouvoir civil pour régler pacifiquement les affaires où l'honneur d'une femme est engagé et pour aboutir soit à un mariage soit à un exil volontaire du séducteur.

*
* *

Telle est la riche substance de ce livre où tant d'idées ont été remuées et où la Corse revit, frémissante, en l'une de ses institutions essentielles. Peu de choses ont changé à travers les siècles, et les descriptions des vieux chroniqueurs pourraient à bien des égards s'appliquer encore aujourd'hui : « survie », « persistance », traditionalisme », ces mots reviennent sans cesse quand on parle de Corse et de vendetta. Les mêmes causes ont produit les mêmes effets : les unes doivent être cherchées en Corse même (conservation du clan) et les autres viennent d'une administration défectueuse et d'une carence partielle de la justice d'Etat. Mais les remèdes ne devraient pas être presque exclusivement cherchés en dehors de la Corse. Il est excellent d'envisager l'amélioration des moyens de police pour la répression de la vendetta, il serait, souhaitable de revenir à l'ancienne législation qui admettait en cette matière le principe de la responsabilité collective. Mais le problème ne serait-il pas avant tout un problème d'éducation ? Education *morale*, d'abord : car la vendetta, plaçant « au dessus de tout » (vilaine formule, qui vient de Germanie, comme la vendetta elle-même) l'honneur familial, admet et approuve le faux témoignage (M. Busquet l'a montré par les détails les mieux choisis et les plus typiques) et l'assassinat le moins noble, le plus vulgaire et celui qui frappe par derrière et qui atteint les innocents. Mais on dira que l'état de guerre que suppose la vendetta légitime les meurtres, l'espionnage et toutes les pratiques réprouvées dans l'état de paix par la morale la plus élémentaire. Réponse insuffisante et qui se réfère à un passé désormais aboli. Une forte éducation *sociale* devrait assouplir l'âme souvent rigide de ce peuple où survit étrangement la pratique du droit d'aînesse ; la notion d'égalité peut faire ici des miracles : le jour où il sera bien entendu qu'un homme vaut un autre homme et de même qu'un Corse vaut un continental, de même un Corse vaut un autre Corse et n'a point, du fait de sa naissance préalable, le droit d'opprimer, parfois de dépouiller des frères cadets qu'il consent à protéger avec dédain, ce jour-là l'antique notion de compensation, qui est à la base de la vendetta, commencera de s'effriter. Restera l'éducation proprement *politique*, l'éducation de l'esprit public, par où le Corse consentira vraiment à faire de l'Etat le cadre de son activité : profitant des avantages de la collectivité moderne, le Corse ne doit pas

se soustraire aux devoirs qu'elle impose et, par exemple, à la nécessité de demander aux tribunaux le règlement de ses litiges privés.

Il ne s'agit en aucune façon de blâmer le passé : il fut noble, il fut grand ; il eut sa raison d'être et porte en lui-même sa justification. Mais il est périmé et la Corse, quoi que veuillent dire ses détracteurs, n'appartient pas seulement au passé. « Ses enfants sont une force vivante et vigoureuse dont l'esprit est largement ouvert sur l'avenir. Les années qui viennent montreront, autant que les temps révolus, quelle part ils ont dans l'action vivifiée de la France agrandie. » C'est par cet espoir que se termine la conclusion de M. Busquet : aux Corses à prouver que ce continental qui les comprend et qui les aime eut raison d'avoir foi en eux. Et quand leur souple adaptation au progrès moderne aura déterminé la fin de cette coutume surannée, devenue barbare et odieuse — la vendetta — les derniers commentateurs en retrouveront toujours le souvenir pittoresque dans le beau livre que nous venons d'analyser.

LOUIS VILLAT.

ETUDES DE LITTÉRATURE HISTORIQUE

RAPPROCHEMENTS HISTORIQUES à propos du centenaire de Napoléon et du sixième centenaire de Dante. (Suite)

Mais ce n'était ni sur le page ni sur le faucon, amusement de ses heures oisives, que le baron portait ses regards, attentif et comme suspendu qu'il était aux lèvres d'où tombaient les douces paroles de Sennuccio et tellement il était épris du noble aspect de son autre compagnon Gualfredo Ubaldini. Et lorsque Sennuccio se tut, le preux marquis commença en ces termes :

« Oh ! comme il semble bien que le ciel lui-même s'attriste et pleure sur les marches de la Toscane lorsqu'un poète s'en éloigne ! O aveugle et déserte Florence ! te reste-t-il maintenant autre chose que des moines et des marchands ? Sur les chemins de l'exil fleurissent les lauriers pour les poètes fugitifs, et chaque ville, chaque château leur prodigue un asile et des couronnes.

« Oh ! lorsque vous serez au doux pays de Provence (1) et que vous serez réconforté par l'amabilité des seigneurs et la beauté des dames, ne dédaignez pas, pour Dieu ! cette Italie, veuve désolée, qui chaque jour s'appauvrit de bons sujets et de biens. Mais si le château de Mulazzo et son châtelain ne vous ont pas déplu, si un retour d'a-

(1) Les deux exilés devaient retrouver en Provence un autre compagnon d'infortune, le père de Pétrarque.

mour triomphe du rude et dur chemin, ne voudriez-vous pas Sennuccio, vous faire entendre un consolant chant d'amour ? — Et même en se taisant le marquis implorait encore ; un murmure d'assentiment de prière et d'attente se leva tout autour. Le poète s'inclina et « tristes, dit-il, seront les vers, ainsi que le réclament notre sort et le temps. » Il dit et il entonnait son pitoyable chant. »

Dante, lui aussi sollicité de la sorte eût rompu son silence pensif, il eût dit des passages pleins d'une horreur sacrée de cet Enfer qu'il désespérait alors d'achever.

Le tableau d'histoire que nous trace Carducci n'est pas sans grandeur et ce morceau du poète ne manque pas de souffle. — D'Annunzio aussi dans un autre château des Malaspina à Fosdinovo a évoqué la grande mémoire de Dante, mais en plein air cette fois, en face des cimes apuanes enflammées par le soleil couchant et devant la masse altière du château féodal. Il y a là une belle page que nous n'avons malheureusement pas la place de citer ici.

Et maintenant laissons pieusement Dante à ses ombres où mieux à sa gloire et voyons d'abord comment Napoléon descend des Malaspina chantés par le poète. Nous verrons ensuite si, au temps de Napoléon, les Bonaparte se ressouvenaient de cette alliance. Nous préciserons alors en quelques mots ce que fut historiquement aux points de vue italien et corse la famille des Malaspina ; nous dirons enfin comment Napoléon doit à son aïeule Apollonia sa descendance probable de Charlemagne et en tout cas sa descendance certaine de Boniface, ce duc toscan grand défenseur de la chrétienté, souche des marquis de Corse lieutenants du St-Siège, et digne ancêtre de celui qui devait avoir la grande pensée du Concordat.

Pendant la première moitié du XV^e siècle Sarzanne, petite ville de la Lunigiana, qui avait été d'abord un fief des Malaspina puis une ville libre, était aux mains des Campo Frégoso. Le prieur des Anciens de la cité, César Bonaparte avait épousé Apollonia Malaspina fille de Nicolo II, marquis de Verucola et descendant de cet Isnardo Malaspina qui, par sa campagne en Corse de 1269, avait tenté, sans succès, de restaurer dans l'île l'autorité très diminuée de sa famille.

Cette union, dont les Bonaparte devaient plus tard se souvenir, consacrait sans doute l'élévation de certains membres de leur famille aux premières charges municipales ; peut-être désigna-t-elle César Bonaparte à l'attention de Janus de Campo Frégoso, doge de Gênes, qui l'envoya en mission auprès de son frère Ludovic de Campo Frégoso alors seigneur de Corse ; c'était le premier ascendant de Napoléon qui abordait dans notre île.

Une trentaine d'années après César, son fils Giovanni Bonaparte vint en Corse à la suite de Tomasino Campo Frégoso qui avait aussi épousé une Malaspina Catherine, fille du marquis de Godano. A ce sujet nous lisons dans Colonna de Giovellina qu'en 1477 Tomasino Campo Frégoso, qui était apparenté à plusieurs familles nobles de Corse; étant venu dans l'île avec trois cents fantassins se rendit à Belgodère de Balagne où une grande partie de la noblesse insulaire vint le reconnaître pour son seigneur et lui jurer fidélité. Il est vrai que Monteggiani situe le même événement de l'expédition de Tomasino à Belgodère de Bagnagia, mais si la version de Colonna de Giovellina devait prévaloir sur celle de Monteggiani, les hôtes, à Belgodère, de Tomasino et de sa suite, dans laquelle figurait Giovanni Bonaparte, furent évidemment les Malaspina, personnages considérables de l'endroit et de plus, par la branche italienne de leur famille, alliés, on vient de le voir, des précédents.

Giovanni Bonaparte fut un moment à Bastia, nouvellement fondée, le régisseur de Tomasino qui l'envoya ensuite à la duchesse régente de Milan pour obtenir de sa suzeraine le consentement à la vente projetée de la Corse à l'Office de St-Georges (1481). Giovanni reparut dans l'île l'année suivante. Tomasino de Campo Frégoso découragé par la révolte des Corses et la fastueuse expédition de son propre neveu Apiano IV prince de Piombino (1), appelé par ceux-ci, allait vendre peu après la Corse et Sarzane à l'Office de St-Georges (1483). Giovanni Bonaparte repassa alors en terre ferme. Ce fut son fils Francesco dit le More, de Sarzane, qui fixa les Bonaparte en Corse; on trouve en effet le dit Francesco établi à Ajaccio au commencement du XV^e siècle en qualité de soldat mercenaire de l'Office.

Tel fut l'ascendant au X^e degré de Napoléon !. Nous sommes loin des titres « magnifiques » prodigués par les flatteurs de l'empire aux ancêtres des Bonaparte.

Pour toutes ces questions relatives au « Nid de l'Aigle » une documentation originale très complète et très habilement mise en œuvre est fournie par le beau livre de M. le Comte Colonna de Cesari Rocca dont nous nous inspirons constamment ici et auquel nous renvoyons le lecteur. L'historien de nos origines déblait toutes les fausses légendes de la généalogie napoléonienne et dégage le fil de l'ascendance véritable intéressante par ses suggestions multiples. Il faut lire dans le « Nid de l'Aigle » le passage relatif aux prétentions et aux recherches généalogiques de Joseph, le futur roi d'Espagne

(1) Il descendait des Malaspina par Ludovica fille de Spinetta II marquis de Fosdinovo.

qui désirait obtenir du grand duc de Toscane une croix de St Etienne; en passant l'auteur souligne spirituellement, et pièces à l'appui, ce qu'il appelle les « magnificences économiques » de Joseph.

« La branche du suppliant, dit le document cité par M. Colonna de Césari Rocca, se transporta à Sarzane, ⁽¹⁾ alors petite république, où elle parvint aux premiers emplois et aux plus grands honneurs, contractant des alliances et des mariages avec la famille Malaspina et autres illustres maisons. »

Il est vrai que plus tard l'empereur fera fi de toutes les généalogies dont l'affubleront l'imagination et la flatterie : sa noblesse, selon lui, ne remontait qu'à Brumaire, mais son frère Joseph, qu'il appelle plaisamment le généalogiste de la famille, avait, avant les grandeurs, tenu à évoquer cette alliance avec les Malaspina dont ils étaient issus.

Mais quelle était au juste cette race de marquis italiens dont l'hérédité se retrouve dans Napoléon ? Sans remonter à l'origine légendaire qui les fait dériver d'Ancus Marcius, ⁽²⁾ les Malaspina ainsi que les marquis de Massa et la Maison d'Este (d'une branche de laquelle est issue la famille régnante d'Angleterre) descendent de Boniface, duc de Toscane, que le pape Grégoire IV et l'empereur Louis le Pieux chargèrent en 828 de défendre les îles contre les Sarrasins.

Boniface, parti de Pise avec nombre de comtes toscans, fit avec sa flotte le tour de la Corse et de la Sardaigne qu'il nettoya d'infidèles, puis pour dégager la Sicile où Palerme avait été saccagée, il porte, renouvelant les exploits de Scipion, la guerre sur le sol même de l'Afrique ; il s'empare d'Utique et de Carthage et écrase les Maures entre ces deux villes malgré quatre retours offensifs de ceux-ci.

A son retour il fonde contre l'ennemi la citadelle avancée qui garde son nom : Bonifacio (14 mars 833).

Toute l'épopée de Bianco et de nos luttes aux temps carolingiens contre les Maures, sur laquelle ne tarissent point nos vieilles chroniques, doit selon nous être attribuée à Boniface. Colonna de Giovellina fait de Bianco un frère de Boniface et le « manuscrit Y » de la bibliothèque de Bastia qui est le texte le plus complet que nous ayons de Giovanni della Grossa ; texte accru malheureusement par des interpolations de tendance espagnole et cinarchese, nous apprend que Bian-

(1) De Florence selon Joseph.

(2) D'après cette tradition un des Marcius : Accinus Marcius aurait reçu le premier le nom de Malaspina pour avoir en 548 tué avec une épée Théodebert, roi d'Austrasie et petit-fils de Clovis, qui ravageait l'Italie du nord et avait dépossédé le père d'Accinus, Ilduinus, lequel était mort en défendant Milan.

co n'était que le surnom de Boniface. Voici donc Napoléon descendant d'un preux carolingien, soutien de l'Eglise et défenseur de la chrétienté, le voilà lointainement apparenté aussi à la famille royale anglaise qui fut sa géolière de Ste-Hélène. Mais Napoléon eut peut-être un ancêtre autrement illustre que Boniface : Charlemagne, et cela toujours par Apollonia Malaspina. Voici comment :

Charlemagne eut pour fils Louis le Pieux père de l'empereur Lothaire qui eut lui-même pour fils Lothaire II roi de Lotharingie ou de Lorraine dont la fille Bertha épousa Adalbert III. De cette union naquirent Guido et Lambert. Si, comme le veut Pompéo Litta, suivi par M. le Comte Colonna de Cesari Rocca ; Guido est le père d'Adalbert IV, Napoléon descend de Charlemagne car Adalbert IV eut pour fils Obert vicaire impérial en Italie souche commune des marquis de Massa et de tous les Malaspina, donc ascendant d'Apollonia. Toutefois Gibbon suivi par Branchi, fait descendre Adalbert IV d'un frère d'Adalbert III du nom de Boniface. Voilà comment, sauf controverse, s'établit le lien entre les deux empereurs, bien souligné par des similitudes de situation qu'exploita d'instinct le Premier Consul nouvellement élevé à l'empire. (1)

Parmi les gens de guerre, et ils furent légion, qui descendent de Boniface, celui qui paraît être une première ébauche du vainqueur d'Austerlitz est cet Opizzo qui, commandant les contingents de la ligue bombarde à Legnano (1176), vainquit un empereur d'Allemagne, et non le moindre, Frédéric Barberousse. Au siècle précédent un Malaspina, d'une autre branche, Obert ou Albert marquis de Massa, était passé en Corse à l'appel des habitants de l'en-deçà-des monts ou terre du commun envoyé par le pape, dont il était général des galères.

Ce Malaspina, selon la chronique de Giovanni della Grossa, soumit toute la Corse, il y restaurait l'autorité des descendants italiens de Boniface qui après avoir été les « Défenseurs » actifs de l'île avaient vu décliner leur pouvoir à la suite des luttes des maisons de Provence, de Toscane et d'Ivrée, tandis que les seigneurs insulaires tous issus, eux aussi, de Boniface ou Bianco avaient épuisé le pays par leurs rivalités féodales. Albert étendit aussi son pouvoir sur la Sardaigne, il aurait fondé les quatre judicatures dans lesquelles sont établis, en tout cas au siècle suivant, plusieurs de ses descendants. La petite fille de l'un d'eux, Adélasia, héritière

(1) Adalbert III avait épousé déjà en premières noces une descendante de Charlemagne, Gisla ou Gisèle, fille de l'empereur Bérenger, qui, par sa mère, autre Gisèle, était petit-fils de Louis le Pieux.

de la titulature commune des marquis de Massa et de droits sur les judicatures de Sardaigne y associa ses trois maris : Lamberto Visconte, Michel Zanche que Dante colloque ensemble en enfer, et Enzo fils naturel de l'empereur Frédéric II qui, puisant dans les seigneuries plus ou moins effectives de sa femme, put se dire roi de Corse au moins sur son tombeau.

La fille d'Adélasia, Eléna, épousa Guelfo fils du célèbre Ugolin, le vaincu de la Méloria, le même qui fournit à Dante le sujet d'un de ses passages les plus fameux.

(à suivre)

Ambroise MALASPINA.

LES POÈTES CORSES

L'œuvre Lyrique de J.-P. Lucciardi.

« CANTI CORSI »

Lorsque, le 20 décembre 1862, Jean-Pierre Lucciardi naquit à Santo Pietro di Tenda, les Muses qui, invisibles et présentes, se penchèrent sur son berceau, connaissaient déjà cette maison : Là était mort, deux ans auparavant, un autre poète, l'arrière-grand-père du nouveau-né. Anton-Sébastien Lucciardi, surnommé « prete Biaggio », né en 1770, avait été le type du poète populaire ; il prenait ses sujets dans les événements quotidiens du village : petites tragédies domestiques, disputes de commères, morts de coqs, de chiens ou de rats sur lesquels il composait des voceri burlesques. Prete Biaggio se souciait peu de la conservation de ses œuvres destinées seulement à distraire ou à fustiger en passant ses compatriotes. Aussi plusieurs de ses productions — et des meilleures, nous dit-on — furent perdues. Un certain nombre ont été publiées par les soins de l'arrière-petit-fils dans les almanachs corses édités à Bastia : c'est ainsi que le *Chiaravalle* a donné il y a quelques années *Mamma So*, petite comédie en un acte et en vers représentée à Santo Pietro pour le carnaval de 1821, puis d'autres pièces en corse ou en italien corsisé. Salomon de village, prete Biaggio devait être appelé comme arbitre dans les petites querelles du pays. C'est ce qui se produit dans la discussion entre le Curé et la femme qui lui avait volé des bettes (*La Vietola di Prete Vincenzo*). Dans une autre pièce, un personnage dit de lui :

O chi ommu di talentu,

O chi ommu d'istruzione !

Si on louait ses talents, on connaissait aussi sa verve satirique. Vecchiolu ayant perdu... son coq, un ami dit :

S'ellu la sà prete Biaggio
Sentite lu chernevale.

En effet, prete Biaggio écrivit le *Lamentu sopra u gallu di Vecchiolu*. Celui-ci, d'ailleurs (*U cane di Masgiolu*) parle de se venger cruellement. Les habitants de San Gavino di Tenda, le village voisin et rival de Santo Pietro, furent (*Canzone d'i San Gavinacci*) durement malmenés pour leur malpropreté. Ils ont bien changé depuis, mais ils ne doivent pas avoir perdu le souvenir de ces vers (inédits) dédiés à la « *malattia pedicolare* » de leurs ancêtres. Car la muse de prete Biaggio ne recule pas devant le terme cru, l'image triviale ; les réticences expressives et hardies ne manquent pas non plus. C'est peut-être là une des raisons de son succès, qu'il connaissait : Dans *E tabaccone* (inédit) il écrit : « Si je prends la plume, on en parle de la montagne à la plaine. » Sa gloire dut aller en effet du monte Asto au golfe de Saint Florent. Il ma plait de l'avoir évoquée rapidement avant de saluer une autre gloire qui, dépassant les monts et les plaines de l'île natale, est en train de devenir européenne.

A côté de cet atavisme qu'il fallait noter, d'autres influences ont contribué à la formation poétique de J. P. Lucciardi ; ses études l'ont mis en contact avec les poètes français du siècle dernier : le jeune instituteur de San Nicolao di Moriani et de Bastia a dû lire avec passion Lamartine, Musset et V. Hugo, et les premiers accords de sa lyre sont un écho de celle des *Méditations* ou des *Nuits*. Avant d'être le poète corse que nous connaissons, J. P. Lucciardi a été un appréciable poète français. En 1917 il a réuni en un recueil manuscrit que j'ai eu la bonne fortune de pouvoir lire, les principales de ses œuvres françaises. Comme le dit la préface, on y voit « simplement exprimées des choses vraiment senties et vécues : l'amour profond de la famille, le respect de nos croyances, le prix de l'amitié. » Si les pièces de ces *Miettes du Cœur* sont d'inspiration variée, les principales furent dictées au jeune poète par une amitié féminine ardente et pure. Le ton est mélancolique : élégies amoureuses ou familiales, vœux champêtres et idylliques, conseils à une jeune désabusée, accents d'amour romantique et désespéré, reproches à une cruelle aux yeux noirs, invocations aux saules pleureurs, rêveries au clair de lune, suaves appels à la « grande amie ». Nulle part (sauf dans l'acrostiche *Pascal Paoli*) un trait de couleur locale corse ; partout la trace profonde de l'influence romantique.

Mais bientôt le grand souffle des vocératrices allait faire revenir Lucciardi à la tradition corse et lui mieux montrer son vrai chemin. *Autour d'un berceau*, celui de son premier enfant, le poète s'attendrit et prie :

Vous qui donnez l'éclat aux étoiles vermeilles,
 Vous qui donnez aux fleurs du miel pour les abeilles,
 A la mère laissez l'idole de son cœur.

La présence de l'enfant éclaire la tristesse de la sombre
Veillée d'hiver, et.

L'ange de la nuit veille au seuil du toit béni.

Cette dernière pièce est de 1891. L'enfant qui l'inspira devait mourir à vingt ans, en 1907. Alors pour épancher sa douleur paternelle le poète retrouve l'inspiration la plus naturelle, la plus spontanée, la plus conforme au génie de la race : celle des pleureuses corses. Le *Vocéro de Charles* fut, Lucciardi l'a noté trop modestement « le cri sincère du cœur qui l'a révélé un peu poète » ; la langue maternelle seule put le mettre sur le chemin de la véritable poésie. C'est à ce document historique — qui figure dans les *Canti* — qu'il faut donc recourir pour comprendre la genèse de la poésie corse de J. P. Lucciardi. Ces 34 strophes se groupent nettement en trois parties : Pour honorer le céleste nouveau-né (Charles est mort le 25 décembre) il y a grande fête au Paradis. La Vierge va couronner elle-même son fils ; mais à la couronne il manque la plus belle fleur ; et Dieu dit : « Il nous manque un jeune homme, plus pur qu'un lys, pour en orner la couronne de mon fils. Qu'il se trouve dans le ciel ou sur la terre, je veux qu'il soit ici ce soir. » Un ange va le chercher. Cette introduction, splendide, fait penser à certains chants les plus lumineux du Paradis dantesque. — La seconde partie se passe sur terre : selon la tradition du genre, l'auteur passe en revue les membres de la famille, proches et éloignés, les amis et tous ceux que cette mort va affliger — Puis l'espérance chrétienne reparaît. Celui qui avait écrit (*Sur une Tombe*) :

.... si l'on a pleuré sur le corps d'un enfant,
 En ne comprenant pas ce lugubre silence
 On redevient croyant,

retrouve toute sa foi dans sa douleur paternelle. Suivant l'usage séculaire, il charge le voyageur de l'au-delà de « saluer » les ancêtres qu'il retrouvera au terme de sa route et de prier Dieu pour ceux qui sont restés ici bas. Inspiration, images, métrique, tout dans cette pièce superbe obéit aux règles du vocero classique, avec des trouvailles qui renouvellent et enrichissent le genre.

Depuis lors Lucciardi n'a plus guère écrit qu'en corse, ou plus exactement dans le sous-dialecte de son pays, celui du Nebbio, parlé dans les quatre cantons de Santo Pietro, Murato, Oletta, Saint-Florent. Les journaux et almanachs de Bastia ont publié de lui des contes historiques ou humoristi-

ques, des évocations de coutumes disparues. Son théâtre a eu beaucoup de succès : nous consacrerons une étude spéciale à *A Vindetta di Lilla* et à *Maria Jentile* en attendant de pouvoir parler de *U Martiriu di Santa Divofa* pour l'impression duquel une souscription publique est ouverte (1). Parmi les poésies corses de Lucciardi, dispersées dans les diverses publications où elles ont fait le régal des lecteurs, quelques-unes sont des pièces de circonstance : tel le *Lamentu di u « Balkan »*, qui renferme des accents émouvants pour les 500 victimes innocentes de l'attentat allemand du 16 août 1918 et qui, chanté sur l'air connu des *Sette Galere*, a fait le tour de la Corse. *I Galli Rivali* sont une discussion amusante, au tribunal, entre Miola et Chillina : leurs deux coqs se sont battus et l'un a tué l'autre. Le président, qui a tout à fait l'esprit de feu prete Biaggio, conseille de faire la paix et de la fêter en mangeant le coq qui reste. La verve railleuse de l'ancêtre se retrouve aussi dans *A Greva di e Giuvanotte*, dans *Pe a Traversa*, dans *Buletemi per Maritu*?, dans *I mercanti di a Guerra*, et bien d'autres pièces.

Si l'auteur avait réuni en un volume toute son œuvre lyrique, nous aurions un recueil de plus de 50 chansons et 30 sonnets. Des circonstances diverses l'ont obligé à faire un choix, et ce choix heureux est représentatif de l'inspiration lucciardienne. Cette anthologie a été publiée il y a quelques mois sous le titre de *Canti Corsi*. Titre justifié, car sauf 5 sonnets, toutes les pièces du recueil sont des *chants* : 18 suivent la métrique traditionnelle des chants populaires corses : strophes de six octosyllabes ayant la plupart du temps un accent tonique sur l'avant-dernière syllabe. Pour la rime, trois modèles : ABBACC (5 pièces) — ABABCC (les 3 pièces extraites de *Lilla*) et ABCBDD (10 pièces). Deux pièces ont une métrique plus spéciale : le *Lamentu di a Corsica* se chante sur l'air des *Sette galere* employé ailleurs par Lucciardi. (8 vers rimant en ABCBDBEB, les 1^{er} et 5^e de 5 pieds, les 2^e et 4^e de 7, les 4 derniers de 8). Le *Cantu Corsu* a, je crois, un rythme original : 7 strophes décasyllabiques en ABBC ; la rime C revient à la fin de chaque strophe. Le refrain est en vers de 6 pieds en ABBC.

Une traduction française accompagne le texte corse. Faisons tout de suite à ce propos une remarque, une critique légère — la seule — pour pouvoir ensuite admirer plus à l'aise. L'auteur a signalé la difficulté qu'il y a « à faire ressortir certaines beautés de notre langue, impossibles à traduire ». Mais à côté de faiblesses inévitables il y a aussi des

(1) Voir note spéciale dans les *Nouvelles bibliographiques*.

passages trop largement traduits, peut-être pour donner un caractère plus littéraire à ce français : des expressions entières ne sont pas traduites, il y a des flottements et même des erreurs (p. 36 : *d'a serra a la marina* est traduit comme s'il y avait : *d'a sera a la marina*) ; des faux-sens (p. 106 : *l'amore chi li pizzica lu core* est attribué à lui au lieu de elles ; p. 165 : *u fusu bucava* est traduit par *ronflait* au lieu de *tour-nait*, etc). N'insistons pas sur ces brouillades : elles sont le résultat d'une certaine hâte dans la préparation du volume ; mais puisque notre langue aspire à se fixer, il serait bon d'éviter ces fautes dans des éditions futures, ne serait-ce que pour épargner aux pauvres philologues à venir — déjà si ta-tillons — des discussions stériles sur le sens de tel ou tel mot corse « traduit de telle façon par l'auteur lui-même ». Le modèle à suivre dans ce genre d'éditions est, je crois, la *Miseio* de Mistral : le texte d'un côté et, de l'autre, la traduction *lit-térale* vers par vers. Des notes en français expliquent tout ce qui pourrait être obscur pour le grand public au point de vue du sens des mots, des allusions ou des usages locaux.

Les *Canti Corsi* ont été présentés au concours de poésie des Jeux Floraux de Toulouse pour 1921. L'*Escola Occitana* a décerné une suprême récompense, l'Eglantine d'argent, à cette œuvre en langue corse « rameau de la langue d'oc » selon le Félibre majoral Prosper Estieu. En présentant son rapport annuel, le 2 mai dernier, le baron Desazars de Montgailhard, l'un des 40 Mainteneurs, a dit : « Le lyrisme de J. P. Lucciardi est souvent discret et contenu, et si l'élégie était encore à la mode, nous le classerions plutôt parmi les meilleurs élégiaques. » En effet sauf le *Cantu Corsu*, sauf deux pièces discrètement satiriques ou aimablement élogieuses (*A Bucata — E giovane di u mio paese*), sauf la *Leggiadra Randinella* qui fait songer à L'Arcadie italienne et à une pièce des *Miettes du cœur* :

Salut, salut, oiseau fidèle,
Ambassadeur du gai printemps,

ces poèmes sont tous empreints de cette tendre mélancolie qui se voit dans les yeux du poète. M^{me} X. à qui sont dédiées les *Miettes du cœur*, parle, dans un fragment qui y figure et en est en quelque sorte la conclusion, de

Son œil noir et profond souvent triste et rêveur.

Tel il est dans le beau portrait du frontispice, tel il est dans ses vers. Lucciardi vit dans le passé avec une douloureuse intensité qui lui permet d'exprimer mieux qu'aucun autre la peine des regrets, la torture des deuils, la douce tristesse des choses mortes. Voilà son domaine préféré. Une chose sur-

tout l'attire : la langue corse. La préface des *Canti* en est l'éloge affectueux ; le dernier sonnet du recueil — un petit chef-d'œuvre — est la démonstration par le fait de la douceur, de la puissance émotive d'expression de notre langue, « plus claire et plus pure que les eaux cristallines de nos ruisseaux et de nos lacs de montagne » et dont la musique est si évocatrice : « quand je la parle, tous les souvenirs me reviennent au cœur : je revois les vieux, les parents, les frères, les voisins, les maisons, les ruelles, le lieu où l'on va quand on meurt ; je pense avec plaisir à la petite église et à la cloche qui sonnait l'heure de la classe... ». Même amour attendri pour le petit village natal qui inspire lui aussi un beau sonnet (*U mio paese*). Dans *U Jurnu d'i Morti*, on croit retrouver l'émotion d'un Léopardi ou d'un Pascoli jointe à la pureté de facture d'un Carducci. Donc, lyrisme délicat et mélancolique, lyrisme vrai parceque spontané. Les paroles des *Miettes du cœur* ont un écho dans la préface des *Canti* : « ce que j'écris aura jailli de mon cœur tout naturellement. » L'expression est adéquate à la pensée, spontanée et émue comme elle : « nous n'avons qu'à laisser aller notre cœur et à parler sans avoir l'air de rechercher des expressions choisies ; celles qui nous viendront à l'esprit tout naturellement seront toujours les meilleures parce qu'elles seront vraies, simples et sincères. C'est ainsi que je fais. » Il y a dans le recueil un sonnet délicieux et symbolique : le poète s'attriste parce que la source de l'Olmo, captée, sera moins libre et moins pure ; son lyrisme est aussi frais que nos sources au murmure discret mais charmeur ; il reflète sincèrement une belle âme comme elles reflètent sans la troubler l'image des bruyères ou des arbousiers qui se penchent sur elles...

Il ne faudrait pas croire pourtant que ce lyrisme ne s'élève jamais : un grand souffle l'anime quelquefois : douloureux dans les *Voceri* de Charles et de Lilla, imprécatoire dans le *Lamentu di a Corsica* : La Corse, irritée des erreurs de ses enfants en partie responsables de leurs maux, lance contre eux une violente malédiction aussi superbe que celles de Dante contre son ingrate patrie, et souhaite un moment leur anéantissement. Le *Cantu Corsu*, vrai chant national des combattants corses de la grande guerre, est un chef-d'œuvre d'héroïque envolée, de rythme haletant et farouche comme le son du colombo qui, après chaque strophe, résonne pour l'appel aux armes.

Mais là où nous sentons tout le charme de notre langue qui se meurt, c'est quand Lucciardi lui fait exhaler les plaintes des choses mortes. C'est un minuscule et délicieux musée corse que le chapitre des *Cose Andate*. Là, tour

à tour, comme des êtres vivants, les humbles ustensiles de ménage du foyer antique, les rustiques vêtements de nos aïeux, viennent se plaindre du progrès qui les a tués. Voici la vieille lampe à huile, « reine des lampes, simple et modeste », la torche de bois résineux « avec sa fumée embaumée », la quenouille « toujours bien peignée comme une épousée », le tamis « rond et luisant, suspendu au mur comme une image de saint », la cafetière aux multiples usages, la falletta « qui encadrait la figure comme une fleur de paradis », le bonnet phrygien évocateur des luttes héroïques, la cartouchière, arsenal et magasin à la fois, et enfin le pilone que portèrent Sambucuccio et Sampiero. Toutes ces pièces sont pleines d'un attendrissement sincère : la raillerie parfois grosse de prete Biaggio s'y retrouve, tempérée, devenue une ironie fine, empreinte de scepticisme et d'une bonhomie souriante.

Par les *Canti Corsi*, la preuve est faite, mieux que jamais, que la langue corse est capable d'exprimer toutes les nuances de la pensée et du sentiment. Le directeur d'école de Santo Pietro nous fait goûter tout le charme du langage de nos pères, que nous étions en train d'oublier ou de laisser se corrompre. Cultivons-le, parlons-le, écrivons-le. Mistral écrivait à Lucciardi à propos de la *Vindetta di Lilla* : « Votre race est assez glorieuse pour avoir le droit de conserver son idiome de famille et de tradition ». Et il le félicitait du patriotisme qui l'avait poussé à écrire en langue corse. Faisons nôtre ce patriotisme corse intégral. Et honorons Lucciardi dont le génie radieux nous montre et nous éclaire le chemin de l'avenir.

PAUL ARRIGHI.

ETUDES ARCHÉOLOGIQUES

FERTON (Ch.), Bonifacio à l'époque néolithique.

(Troisième Mémoire)

✱

I. — Dans deux précédents mémoires, l'auteur a exposé les motifs qui l'amenèrent à penser que le détroit de Bonifacio existait à l'époque néolithique tel qu'il se présente aujourd'hui. Depuis, il a trouvé de nouveaux faits pour appuyer son dire. Au cap Pertusato, à 30 mètres au-dessus de la mer, existe un abri sous roche, riche gisement d'obsidienne taillée. Plus loin, à environ 50 mètres de distance, une petite plage sablonneuse fait face à la Sardaigne et est le seul endroit de la localité où des marins pussent aborder et mettre leur embarcation en sûreté sur le sable. Comme l'obsidienne était importée en Corse, et comme celle que l'on trouve sur le ter-

rain de Bonifacio, s'identifie avec celle du Monte-Arci, dans l'île de Sardaigne, il résulte de ce qui précède que la petite plage voisine du cap Pertusato était jadis un des points où abordaient les trafiquants qui apportaient l'obsidienne à Cyrnos. Ce gisement, ainsi que deux autres découverts auprès de l'Etang du Sprono, prouvent de cette façon que les limites du détroit n'ont pas varié depuis le néolithique aux deux extrémités du rivage Nord.

M. Ch. Ferton, se basant sur ce que le *lagomys corsicanus* formait à Bonifacio la base de la nourriture néolithique, et s'appuyant sur l'absence en Corse des hyménoptères mellifères alpins, a cru pouvoir avancer ailleurs que la Corse s'est définitivement séparée du continent durant le pleistocène ou lors de l'époque chelléenne. La Corse était donc une île pendant le néolithique et devait offrir, au moins dans sa partie méridionale, à peu près la même configuration qu'aujourd'hui. Le climat de Bonifacio qui est imposé par l'existence du détroit et le relief du sol avoisinant n'a subi aucune modification, depuis l'âge de la pierre polie, en conséquence.

II. M. Ch. Ferton n'a trouvé à Bonifacio aucune trace de l'homme quaternaire, mais il a rencontré de nombreux vestiges d'une industrie qui paraît appartenir à la période néolithique. Il rappelle, à ce propos, ce qu'il a déjà écrit antérieurement. Le *lagomys*, si abondant en Corse, a depuis longtemps disparu, et il n'en reste aucun souvenir. Les Grecs et les Romains n'en font pas mention et cependant ces derniers ont occupé le pays où ils avaient notamment fondé, près de l'Etang du Sprono, une station dont il existe encore des vestiges. « L'âge du bronze en Italie et en Provence n'est pas tellement éloigné de l'époque de l'occupation de la Corse par les Grecs et les Romains, qu'un animal comestible, qui était aussi abondant, soit disparu entre ces deux périodes, sans même que le souvenir s'en soit conservé. Pour ce motif, je suppose que l'époque néolithique à Bonifacio a été contemporaine de celle de l'Europe continentale. »

III. A Bonifacio, dans un foyer écrasé par un quartier de roche, et situé près de la route de Bastia, à 2 ou 300 mètres au delà du port, M. Ferton a trouvé un vase en terre cuite qu'il rapporte à l'époque néolithique. Ce vase est d'une pâte relativement fine, mélangée de quelques petits cailloux; il semble avoir été fait au tour, ne porte aucun ornement, et pouvait être suspendu par deux anses dans lesquelles il était aisé de passer une lanière ou une ficelle, sa base, en forme de calotte, rendant son équilibre instable.

LUCIEN BRIET

LES ROMANS CORSES

ETTORI (M.-L.), *Léandre le berger corse.* ⁽¹⁾

C'est, près de la petite ville de Porto-Vecchio, dans un merveilleux décor de verdure, au milieu d'une clairière entourée d'arbustes et de plantes aux senteurs enivrantes, que se déroule le drame en trois actes de M. Etori. Des bergers, habillés en drap corse, le bonnet pointu sur la tête, armés de fusils de chasse toujours prêts à partir, célèbrent, en chantant le printemps et l'amour.

Léandre — quel beau nom d'amoureux — chante le lever du soleil.

L'aurore et l'humide rosée
Font leurs adieux à la vallée,
Le soleil dore les coteaux
Et le gai babil des oiseaux
Dit aux nymphes de ces bocages :
Parez de fleurs vos ronds corsages.

Il chante, en rêvant aux charmes de la bergère Eurylis qu'il aime passionnément et dont il est tendrement aimé. Mais ils ne sont pas les seuls, en ces lieux embaumés, à être transpercés par les traits de Cupidon : Georges et Luciette vivent en parfait accord ; et tout serait pour le mieux dans la plus belle des clairières, si Léonard et Clairra pouvaient conjurer le verbe aimer, beau dans la langue de Lucciardi comme dans celle des autres pays.

Mais l'amour est enfant de Bohème et de Corse ; si tu ne m'aimes pas je t'aime... et c'est parce que leur imagination folâtre, que Léonard et Clairra ont oublié de s'aimer : voilà pourquoi cette gracieuse idylle se termine par un sombre drame. Clairra aime Léandre et Léonard a donné son cœur à Eurylis qui est orpheline et sous la tutelle de son oncle Dieudonné, vieux berger égoïste.

Dieudonné veut bien permettre que sa nièce ne coiffe pas Sainte-Catherine, à la condition de choisir lui-même son neveu, sans consulter Eurylis ; et il a porté son choix sur Léonard. Cet oncle oublie que la jeune fille a le cœur sensible d'une bergère, et qu'elle n'épousera que celui qu'elle aime.

De son côté, une méchante *Strega* ⁽¹⁾, Euricla, a pris parti pour Clairra, et comme la vieille est rusée, elle fait croire à Eurylis que son amant lui est infidèle.

Mais ni la volonté d'un oncle, ni les mensonges d'une vieille *strega* ne peuvent séparer pour toujours deux cœurs

(1) Drame en trois actes, en vers, précédé de la description des lieux, 1 broch. in-8, 72 p. Ajaccio, 1892.

(1) Sorcière, en dialecte corse.

que l'amour rapproche, et Léandre et Eurylis reconnaissent qu'ils ont été indignement trompés et prononcent les paroles magiques qui les uniront à jamais. Alors Léonard, sous l'empire d'une jalousie farouche, tue son heureux rival et est tué lui-même par Georges, ami de Léandre, qui veut le venger : Le drame est consommé. L'infortunée Eurylis, les cheveux épars, tombe évanouie sur le corps de son amant, pendant que Clair, accourue aux détonations, pleure et se lamente.

Les personnages de ce drame rappellent les petits marquis et les petites marquises du dix-septième siècle, déguisés en bergers et bergères, et prêts à s'embarquer pour Cythère, tellement ils s'expriment avec élégance, tellement ils oublient leurs chèvres et leurs moutons, le lait et le fromage, tellement les hommes eux-mêmes ont relégué dans quelque coin du maquis leurs pipes remplies d'erba tabacca, pour se montrer pleins de galanterie avec les jeunes nymphes de la clairière.

La triste fin de Léandre et de Léonard nous ramène malheureusement en Corse, et termine, par une double mort, l'idylle qui avait été si tendrement ébauchée. J. CARABIN.

OUVRAGES DIVERS SUR LA CORSE

CASTELLI (C.), *Una Colonia ascolana in Corsica.*

C'est une petite brochure d'à peine 34 pages que nous allons analyser et discuter pour les lecteurs de la « *Revue de la Corse* ». Ecrite en pure langue dantesque et d'une tenue littéraire italienne peu commune, elle fut publiée à Ascoli-Piceno, il y a environ 36 ans. Avant d'être compilé sous forme d'Opuscule, son contenu fut livré à la publicité, presque intégralement dans la « *Gazetta* » de ce lieu, rédigée par le même auteur. Si cette publication est devenue aujourd'hui tellement rare qu'on peut la déclarer quasiment introuvable, cela tient à des causes diverses. La moindre, sinon la dernière est certainement l'indifférence des écrivains Corses d'il y a 50 ans à l'endroit de certains détails de notre histoire insulaire tout à fait négligée. Tenez : notre éminent annaliste corse lui-même, le Dr Mattei, encaissa de bonne foi, non certes sans avoir un peu hésité, cette légende de Castelli — fausse monnaie on peut le dire hautement — que lui présentait un prêtre Corse, l'abbé Casanova, sans contrôler si elle n'était point déjà démonétisée et hors cours.

Tout naturellement ce modeste travail « tenue lavoro » n'envisage autre chose que la reconnaissance du titre lui-même, soit la découverte d'une colonie d'Ascoli en Corse. Après avoir localisé la colonie émigrante en un village corse,

ayant quelque analogie nominale avec Ascoli, vite il attribue au chef de ces fugitifs, excommunié ou grand guerrier, l'insigne honneur d'avoir fondé au cœur inaccessible des chaînes montagneuses les plus élevées de l'île : Asco. C'est bien — si je ne me trompe — le pendant de la colonie grecque de Cargèse, et les historiens corses les plus avertis ignoraient cela, puisqu'ils n'en ont jamais soufflé mot. Quelle singulière inadvertance !..

Bien ordonnancée comme composition, cette brochure, avec un avant-propos de 3 pages, est divisée en trois parties.

La 1^{re} partie qui va de la page 2 à la 11^e ressemble — à ne pas s'y tromper — à un exorde insinuant. — La thèse, occupe la 2^e partie la plus vaste comme pagination et la plus intéressante comme documentation. — Et dans sa 3^e partie, s'étale — en triomphe — la description de la vallée d'Asco, faite par l'abbé Casanova.

1^{re} PARTIE

« Les chroniques historiques et les traditions d'Ascoli « font mention de nombreuses et importantes relations de « cette ville avec l'île éloignée, qui donna le jour à Napoléon. »

Ainsi débute la 1^{re} partie de cette fameuse brochure.

Et « ces relations » les voici complaisamment énumérées par l'auteur affirmant :

« Qu'il y a eu, à Ascoli, dans les 5 derniers siècles, des milices « corses... vaillantes, fidèles, disciplinées qui surent toujours mériter l'estime, l'amour et le respect du peuple. »

« Que la ville d'Ascoli a fait toujours maintenir et respecter dans « ses conventions avec les autorités Italiennes le privilège d'avoir dans « sa cité et dans ses forteresses, une garnison de soldats corses, etc »

A toutes ces citations de l'auteur, il convient de rendre hommage en ce sens qu'elles sont on ne peut plus conformes — loin de toute exagération et de la moindre flatterie — aux données généralement exprimées par tous les historiens qui ont eu à parler des milices corses à l'Etranger. Retenons toutefois pour rester dans le vrai, qu'Ascoli n'était point la seule province de la Péninsule où elles étaient tenues en l'estime bien méritée.

L'auteur est aussi dans le vrai quand il cite l'historiographie des Eglises d'Ascoli (1) qui a pu retrouver les anciennes dénominations des routes et des quartiers de la ville parmi lesquelles on lit : *petit restaurant des Corses* — *quartier des Corses* — *caserne des soldats corses*... Quand il remarque aussi parmi les inscriptions funéraires ou honorifiques anciennes qu'à certains Seigneurs de l'Italie centrale est souvent attribué le titre de « *Capitaine des milices corses* ». — Quand enfin il cite textuellement l'épithaphe qui se lit dans l'Eglise de l'Annonciation d'Ascoli, sur le tombeau d'Ange Pascal Pozzo-di-Borgo et que le père de cet infortuné jeune, Paul Jérôme Pozzo-di-Borgo, capitaine général des Infanteries

(1) *Compendio di memorie storiche delle chiese paro cehiali di Ascoli, Camovèi, 1797.*

corse, résidait avec sa famille, à Ascoli, en 1622. Un tel nom — fait très bien remarquer l'auteur — rappelle à la Corse, une famille illustre et un homme remarquable par le talent et par le caractère qui fut le plus terrible parmi les ennemis de son concitoyen, Napoléon.

Plus loin, il rappellera aussi que, dans l'Eglise de St-Augustin, le plus riche et le plus beau de tous les autels — celui de St-Eustache — a été érigé par les soins et aux frais des soldats corses en 1722 et qu'ils avaient fait venir de leur terre natale quelques-uns des blocs de marbre qui l'ornent toujours.

Toute cette série de relations matérielles et morales de sympathie entre la Corse et le Piceno il convenait bien de l'auréoler d'une trouvaille plus éclatante encore, plus merveilleuse que tout le reste. Voici comment l'inventif Castelli s'en tire :

« La famille du Grand Napoléon lui-même tirait son origine de notre Patriciat. » Et l'auteur continue en des tirades curieusement intéressantes, à développer sa thèse d'un Bonaparte d'Ascoli. Lisez et appréciez son audace :

« Aussi lorsque le jeune général Bonaparte franchissait les Alpes et renouvelait les hauts faits des plus grands capitaines de l'Antiquité, son nom glorieux n'arrivait pas étranger sur les rives du Tronto. Les habitants d'Ascoli..... proclamèrent hautement que le grand Conquérant était de leur sang. »

« Plus tard, ajoute-t-il, la commune d'Ascoli, chargea le P. Augustinien Pastori de prouver cela, mais il ne put que démontrer une certaine parenté existant entre les Bonaparte d'Ascoli et ceux de Toscane et de la Corse ! »

Et vite notre écrivain passe d'un pied audacieusement effronté de son dit à son dédit immédiat, en affirmant que ce pouvait être une « *simple homonymie* », une coïncidence fortuite de prénoms « ainsi que cela résulte de l'histoire d'Ascoli de Gabriele Rosa (1) qui avoue « que des Bonaparte... il y en avait plusieurs races non parentes en divers endroits. »

Finalement pour mieux encenser sa patrie, Castelli clôt sa 1^{re} partie en citant une belle tirade lyrique, écrite en pur style Italien du P. Pastori, sur la grandeur et les gloires de notre Corse, « aux cheveux plats » ! Il ajoute : « Ainsi écrivait un moine, idolâtre du *grand fils de la Corse* ! »

De ce frère Augustinien : il nous plaît de citer en guise de conclusion de cette 1^{re} partie, une réflexion profonde sur notre grand homme Corse (2) :

« Le grand Napoléon n'a pas besoin de chercher en dehors de lui sa grandeur et ses gloires ; il trouve tout surabondamment en lui-même, dans ses talents et dans son épée. »

Abbé TROJANI, ancien conseiller général de la Corse. (à Suivre).

(1) « Disegno della storia di Ascoli ». Brescia 1869.

(2) Ascoli sotto l'albero della Libertà.

Bibliographie de la Presse Corse

(Suite.— Voir à partir du n° 7, deuxième année)

Colombo (Le) journal quotidien républicain, 1^{er} N° en février 1881. Bastia Impr. Olivieri, format petit écu : pages 3 colonnes.

Colombo (Le) Rédacteur en chef *Romani Barthélemy* ; raisin in-folio, 4 pages à 4 colonnes, 1^{er} N° le 5 février 1910, paraissant à Marseille, ne porte aucun sous-titre, ni aucune indication de périodicité, a dû être hebdomadaire et ne publier que quelques numéros.

Colombo (Le) journal indépendant pour la défense des intérêts économiques et moraux de la Corse. Fondé à Ajaccio en 1914 par M. Annibal de Peretti ; in-folio, 4 pages à 5 colonnes. Titre illustré représentant un Corse qui souffle dans le Coquillage percé portant ce nom. D'abord hebdomadaire, il devient quotidien pendant la guerre en continuant à paraître avec 2 pages jusqu'à mai 1921 où il cessa sa publication pour être immédiatement remplacé par *l'Eveil*.

Combat (Le) journal quotidien de la démocratie fondé à Ajaccio par *Paul Quilici*, 1^{er} N° le 29 Décembre 1909. Jésus, 4 col. 4 pages. Imprimerie spéciale. Devint bientôt hebdomadaire puis cessa de paraître.

Conseiller du Peuple (Le) Journal hebdomadaire consacré à la Corse et fondé à Paris en 1849 par *l'abbé Orsini* ; n'eut que quelques numéros.

Conservateur de la Corse (Le) journal politique et religieux. Directeur le Chanoine *A. D. Fioravanti* ; parut à Ajaccio en 1882-84. format Jésus, 4 pages, 4 col. Imprimerie Pompeani.

Corse (La) Journal hebdomadaire fondé en 1876 à Marseille par M. *Philippe Tonelli* (Voir 1^{re} année de la Revue de la Corse p. 67.)

Corse (La) hebdomadaire, politique et littéraire, fondé à Bastia en 1870. Rédacteur en chef M. *Gaudin*. 1^{er} numéro 29 septembre 1870, dernier N°, 5 septembre 1877 ; raisin in-folio, 4 colon. Impr. Eug. Ollagnier ; — soutient en 1874 la candidature de M. Rouher contre le prince Jérôme Bonaparte. Il fut remplacé par : *La Corse*, journal de l'appel au Peuple ; réd. en chef M. *Albert Gaudin*, hebdomadaire, raisin in-folio 4 colonnes, 1^{er} N° le 4 octobre 1877 dernier le 8 novembre 1877.

Corse (La) Organe de la Colonie Cyréennne, in-folio 4 pages, hebdomadaire Marseille, 1882

Corse (La) fondée à Marseille en novembre 1882 par M. *Simoncelli* pour propager parmi ses compatriotes l'idée séparatiste, voulant la Corse indépendante sous le protectorat de l'Angleterre, des Etats-Unis et de l'Italie. En 1894, Simoncelli fut l'objet d'une condamnation à 3 ans de prison pour provocation contre la sûreté de l'Etat.

Corse de Marseille (La) hebdomadaire, fondée en 1898 ; rédacteur en chef M. *F. A. Giansili*. In-folio, 4 colonnes. Etudes des questions économiques concernant la Corse ; parut pendant près d'une année.

Corse (La) Journal mensuel, paraissant le 1^{er} dimanche de chaque mois, organe de l'Indépendance Corse, politique, littéraire, industriel et commercial entre l'Ile, la Belgique et l'Allemagne. Directeur politique *V. Simoncelli*, à Morato de Tallano, format Jésus in-folio 4 pages à 4 colonnes ; parut en 1908 à Bastia, Imprimerie Spéciale.

Corse (La) de Marseille paraît hebdomadairement tous les dimanches ; organe d'information et de défense des intérêts corse sur le littoral méditerranéen (à l'exclusion des idées politiques et religieuses) Direct. propriétaire : *Seraphin Pompeani* (décédé en août 1921), format Jésus, 4 pages sur 5 colonnes, fondé en 1907. Imprimerie spéciale, 63, rue Plumier, à Marseille.

Corse (La) Revue des hivernants et touristes dans l'Ile de beauté, publiée par le Tourist's office de la Corse, 16 pages grand Jésus, in-8, couv. illustrée en couleur. Marseille Impr. Genouillat : 1^{er} N° Octobre 1912, mensuel. (Les premiers N°s ne portent pas dans le titre : La Corse) ; publia irrégulièrement une dizaine de numéros.

Corse et Côte d'Azur (La) Bulletin des Comités des intérêts corses de Nice. 1^{er} N° Avril 1906, 16 pages grand in-8 Jésus. Nice, Impr. de la Côte d'Azur. Parut irrégulièrement.

Corse à Paris (La) organe hebdomadaire des intérêts politiques, commerciaux et agricoles de la Corse ; fondé à Paris par M. *Gafforj*, de Guagno. Parut pendant 1899 et 1901 sur grand format 5 colonnes.

Corse libre (La) Journal de réforme évangélique publié à Corté en 1895.

(A suivre).

NECROLOGIE

En même temps que notre dernière livraison annonçait le décès de M. Ch. Ferton, un ami dévoué de la *Revue de la Corse*, nous avions la douloureuse surprise d'apprendre la mort presque soudaine de celui qui précisément rendait compte, au même moment dans le même numéro, de ses travaux sur la Corse, — de notre ami Lucien Briet.

Et c'est maintenant l'un de nos savants collaborateurs M. D. Hollande dont nous apprenons avec une aussi pénible surprise, la mort subite si regrettable pour la Corse et pour la science. Ni l'un ni l'autre n'était corse mais tous trois avaient un ferme attachement pour le pays qu'ils avaient, on peut dire, adopté et pour lequel ils travaillaient avec la même ferveur que s'ils y étaient nés.

Ce sont trois collaborateurs dévoués, trois fidèles amis de la *Revue* dont nous avons la douleur d'enregistrer coup sur coup la perte et dont nous conserverons un souvenir ému et reconnaissant.

Lucien BRIET

Quand nous annoncions, dans notre dernier numéro, le décès de Ch. Ferton, nous disions que précisément M. Lucien Briet était en train de publier dans la *Revue* les analyses des travaux archéologiques du savant Bonifacien.

Combien nous étions loin alors de supposer que dans le numéro suivant nous aurions à déplorer la perte imprévue, de celui-là même qui avait étudié ces ouvrages !

La fatale destinée a voulu que ni l'auteur, ni le commentateur ne voie la suite de ces publications !

Parmi nos dévoués collaborateurs Lucien Briet était peut-être le plus connu des lecteurs de la *Revue* qui ont vu sa signature dans tous les numéros depuis sa création.

Travailleur infatigable, il avait consenti, sur nos instances, à consacrer à la Corse, qu'il connaissait fort peu auparavant, les loisirs que la guerre lui imposait.

Bien avant que la *Revue* ait paru, il nous avait déjà fourni l'analyse d'un grand nombre de livres que nous lui avons remis et, malgré sa disparition si regrettable, sa signature posthume figurera encore souvent dans notre publication.

La lecture des auteurs Corses lui avait fait assez connaître et apprécier

ce pays pour qu'il ait adopté le projet d'en faire une étude approfondie.

Le volumineux dossier préparatoire, que sa veuve a bien voulu nous remettre, révèle une somme de travail déjà considérable avant même d'avoir mis le pied dans l'île convoitée.

Sa perte douloureuse privera la Corse d'un ouvrage important qui eût certainement pris place parmi les meilleurs et les plus documentés.

Les lecteurs de l'*Indicateur de la Corse* se souviendront sans doute que nous avions annoncé l'exploration prochaine, complète et scientifique, de toutes les grottes, cavernes et curiosités souterraines de la Corse, en tête desquelles il avait inscrit celle de la grotte de Pietralbello. Des documents nombreux avaient déjà été réunis en vue de la campagne projetée qu'il eût su rendre aussi intéressante qu'instructive.

Lucien Briet, était expérimenté plus que quiconque pour ces sortes d'explorations. Secrétaire-adjoint à la société de spéléologie, il avait collaboré avec M. A. Martel, le célèbre explorateur de toutes les merveilles souterraines de la France, qui nous écrit, à cette triste occasion, la belle lettre suivante :

« Notre ami Lucien Briet était, au premier chef un fervent appréciateur et vulgarisateur des beautés de la nature. Deux champs fructueux d'activité ont occupé sa trop courte existence : les Pyrénées et les Cavernes. Les excursions à travers les Pyrénées l'avaient conduit dans le versant Espagnol, sur le revers du Mont-Perdu et de l'Aragon où il fait figure d'explorateur, rapportant des centaines d'admirables clichés et un mémoire aussi savant qu'abondant qui fut traduit et édité par la députation provinciale. Briet eut du moins la satisfaction de savoir que les splendeurs de la vallée d'Arasas, de celle d'Ordesa, du cirque de Catatuero, etc, mises en valeur par ses travaux, étaient, grâce à lui, érigées par l'Espagne en *Parc National*.

« Sur le versant sud des Pyrénées, il a trouvé et exploré nombre de cavernes intéressantes pour l'hydrologie et a rendu d'inappréciables services aux adeptes des recherches souterraines scientifiques.

« Rendons un hommage ému à son désintéressement toujours obligeant et dévoué ainsi qu'à sa sûre amitié ».

Nous nous associons de tout cœur à cette juste appréciation et complétons

ces éloges mérités par quelques lignes extraites du Journal *L'Informateur* :

« Pendant quinze années consécutives, Lucien Briet consacra trois mois par an à parcourir et étudier les versants français et espagnols des Pyrénées. Nulle grotte ou caverne, si cachée fût-elle, qu'il n'ait explorée et dont il n'ait relevé le plan. Nul cours d'eau dont il n'ait cherché et trouvé la source ; son œuvre abonde en descriptions pittoresques. Le conseil Provincial de la capitale de l'Espagne la fit traduire et éditer à ses frais et décerna à son auteur le titre peu banal de *Citoyen de Madrid*. »

Les principaux journaux de l'Espagne ont publié sur Briet et ses travaux de longs articles dont le principal se termine par ces mots : « La France a perdu un fils illustre et l'Espagne un de ses plus fervents amis. »

Les services rendus par ses explorations dans des régions presque inconnues avant lui, ont été appréciés au point qu'une souscription a été ouverte en Espagne pour lui ériger un monument dans ce « Parc National » qui lui doit sa création.

Tel est le regretté collaborateur qui se disposait à renouveler en Corse ce qu'il avait fait pour l'Espagne et avait déjà tout préparé pour mettre ses projets à exécution.

Nous pouvons dire que la Corse perd en lui un vulgarisateur incomparable et certainement un de ses futurs admirateurs qui eut contribué, plus que tout autre, à étendre et assurer sa renommée touristique.

Nous pouvons constater que, si les Pyrénées furent le siège principal de ses travaux, il ne rencontra sur l'un et l'autre versant qu'estime et sympathie, et se trouve aujourd'hui aussi profondément regretté en Espagne qu'il l'est en France. Quelques années de plus et il l'eût été tout autant dans notre île qu'il l'est actuellement dans la *Revue de la Corse* dont il fut le premier et le plus actif collaborateur.

Nous n'oublierons jamais l'accueil sympathique qu'il fit à nos propositions, la ferveur attentive avec laquelle s'ajouta à ses premiers travaux sur la Corse et les relations amicales qui s'en suivirent.

Les amis de la Corse et de la *Revue* partageront certainement, dans cette douloureuse circonstance, les regrets émus que nous adressons à sa veuve et à sa famille.

A. C.

Dieudonné HOLLANDE

A peine commençons-nous la mise en pages de cette partie annexe de la *Revue*, où nous annonçons la perte d'un collaborateur dévoué, que nous apprenons également la disparition soudaine de l'éminent savant qui avait mis toute sa science géologique au service de la Corse.

Dieudonné Hollande était resté fidèle à la ville de Bastia, où il était arrivé en 1871 pour professer les sciences au lycée, et quand nous le vîmes, dans son vaste cabinet de travail, au mois de mai dernier, il paraissait jouir, malgré son grand âge, d'une robuste santé qui ne laissait pas soupçonner une fin aussi prochaine.

Il avait bien voulu, sur notre demande, par une extrême obligeance, traiter pour la *Revue*, avec sa haute compétence, quelques questions spéciales qu'il savait rendre intéressantes, et un nouvel article de lui vient encore d'être composé pour paraître prochainement.

Il fut aussi question d'une étude sur l'île curieuse de San-Baùzo, d'où nous lui avons envoyé un échantillon de roche. Quelques jours avant sa mort, il nous écrivait, de sa villégiature de Gresse (Isère) : « Je vous donnerai à ce sujet un aperçu général, mais il faut attendre mon retour à Bastia qui aura lieu vers le 15 septembre ». Hélas ! Il devait y revenir beaucoup plus tôt, mais pour y gagner sa dernière demeure, accompagné par une grande affluence de parents et d'amis.

Notre pensée se joint à celle de M. Ambrosi lorsqu'il dit de lui : « Depuis dix ans il était notre concitoyen aimable, souriant, serviable et disert. Il était l'encyclopédie vivante qu'aucun étranger de passage à Bastia, n'oubliait de consulter. Il était aussi l'ami familier de beaucoup d'entre nous qu'il attirait par sa science et la bonhomie avec laquelle il nous en faisait part. Ses soixante-quinze ans ne l'empêchaient pas de poursuivre ses travaux sur la Corse. Notre musée lui doit l'admirable collection minéralogique qui est un des trésors de la cité, notre littérature le savant ouvrage *La Géologie de la Corse*, qui fut publié en 1916 et qui est un véritable monument par l'énormité des matériaux accumulés, par la hardiesse des idées. Le nom de Hollande sera désormais impérissable dans notre pays ».

Ce Docteur ès sciences qui rendit tant de services professionnels à l'en-

seignement supérieur et à la géologie par ses savants ouvrages, avait, peut-on dire, la science aimable et savait vous intéresser aux choses les plus arides par l'affabilité avec laquelle il vous en entretenait.

C'est une grande perte pour la science, pour la Corse et aussi pour les lecteurs de la *Revue*, et nous adressons à sa veuve ainsi qu'à sa famille l'expression des sentiments émus avec lesquels nous avons appris cette triste nouvelle.

Séraphin POMPEANI

M. Séraphin Pompéani, fondateur et directeur du Journal *La Corse*, de Marseille, vient de s'éteindre, après une longue maladie, à Ajaccio où il s'était rendu dans l'espoir d'y recouvrer la santé.

Notre confrère M. Léon Maestrati le dépeint en ces termes :

« Tempérament d'une énergie peu commune, Pompéani débuta à Marseille par des métiers les plus pénibles, et il se vantait d'autant plus de ces modestes origines qu'il eut la volonté tenace de parvenir à une situation qui lui permit de rendre des services à son pays et à ses compatriotes. Il y réussit. Il apprit le métier d'imprimeur qu'il connut rapidement à fond, et cela lui facilita la création d'un journal hebdomadaire *La Corse* qui ne cesse de paraître à Marseille depuis vingt ans, et est devenu le trait d'union indispensable aux milliers de Corses de toutes les classes sociales qui composent la colonie insulaire de la grande cité phocéenne ».

M. S. Pompéani fut toujours un zélé propagandiste de nos publications et *La Revue de la Corse* associe tous ses regrets à ceux de ses nombreux amis.

C'est son collaborateur M. Jean Casanova qui a assumé la tâche de continuer l'œuvre méritoire du fondateur de *La Corse*.

ABONNEMENTS :

UN AN: France 8 fr. Etranger 9 fr

Collection de la première année

(sans le n° 2) 6 fr.

Tables et couverture 1^{re} année. 2 fr.

Première année complète et brochée sous couverture avec titres et tables. (Quelques exemplaires seulement) 20 fr.

PRIX DU NUMÉRO :

Première Année: 1 fr. ; 2^e Année: 1 fr. 50

Compte de chèques postaux :

Paris 211-44

Nouvelles Bibliographiques

Le Docteur H. Casabienca, de Bastia, vient de publier une petite brochure de vulgarisation sur les *Eaux d'Orezza* dans laquelle il a condensé ses observations personnelles recueillies en deux saisons consécutives.

Cet opuscule ne fait nullement double emploi avec les nombreux ouvrages qui ont été écrits sur ces eaux incomparables et sera lu avec le plus grand intérêt par les buveurs qui vont chercher à Orezza la guérison qu'ils y obtiennent presque toujours.

Ils y trouveront fort utilement « un minimum de connaissances et de conseils pratiques » qui pourra les guider dans leur cure. Il est regrettable toutefois que cette brochure ne soit vendue qu'à la source où les buveurs sont installés, au lieu d'être répandue sur le continent pour renseigner les malades sur les merveilleuses propriétés curatives des Eaux d'Orezza et les engager à s'y rendre.

Le voyage de M. Clemenceau en Corse a inspiré le poète régionaliste dont parle M. P. Arrighi dans cette livraison de *La Revue*.

M. J. P. Lucciardi adresse à l'illustre Visiteur, en son langage Corse, une épître composée de 20 strophes de 8 vers dans laquelle il expose les perpétuelles revendications de la Corse en déplorant que la Fée maudite ait jeté sur son pays les deux grand maux dont il souffre, la *Vendetta* et la *politique*.

M. Louis Villat qui a temporairement échangé l'air de la Faculté des Lettres de Besançon contre celui de l'île embaumée, commente la poésie de J. P. Lucciardi dans une lettre également adressée à l'ancien Président du conseil à l'occasion de son voyage en Corse.

Ces deux intéressantes notices documentaires forment une brochure de 12 pages, sous couverture de couleur, qui restera comme une œuvre commémorative de la visite Présidentielle.

Les journalistes appelés en Corse pour le *Circuit de la Corse* ne se sont pas tous bornés à rendre compte de la grande épreuve sportive.

L'un d'eux, M. Jehan Dardy, a rendu, dans le maquis, une visite au bandit Romanetti dont il a publié la photographie avec un article qui a paru dans les numéros des 3 et 4 août du journal *Le Matin*.

Mais son récit fantaisiste comme le sont presque tous ceux que l'on a écrits sur le banditisme, a soulevé en Corse unanimes protestations qui ont occasionné de vives polémiques et auraient engagé *Le Matin* à lui refuser la suite de ses articles.

En somme, l'effet sur lequel il comptait en appelant son bandit le « Roi du Maquis » afin de « corser » son histoire a été sensationnel... à rebours.

Nous avons mentionné, dans nos dernières *Nouvelles bibliographiques*, la polémique survenue à propos du savant article sur l'ouvrage de Falcucci publié par M. P. Arrighi dans la *Revue de la Corse* et que M. P. Graziani critiquait en 3 colonnes d'*Ajaccio-journal*. La réponse de M. P. Arrighi ne se fit pas attendre et se développa dans 6 colonnes du même journal.

Mais voici que M. P. Graziani nous fait admirer sa fécondité littéraire par une réplique occupant près de onze colonnes... Si la polémique continue dans ces proportions, *Ajaccio-journal* se verra obligé d'augmenter le nombre de ses pages.

Le grand quotidien de Marseille, *Le Petit Marseillais* ; qui fêta son cinquantième pendant la guerre, est non seulement très répandu dans toute la Provence, mais a conquis en Corse une grande popularité au temps où aucun des excellents quotidiens qui y paraissent aujourd'hui ne la lui disputait.

En présence du développement actuel de la Presse insulaire, l'organe Marseillais, voulant maintenir son rang, a inauguré au mois de juin une édition de la Corse dans laquelle sont traités chaque jour les questions intéressant ce pays, avec cette particularité, appréciable pour ses lecteurs du continent, que la politique en est complètement exclue.

La grande diffusion du journal provençal ne peut manquer d'être favorable à la Corse en la faisant mieux connaître dans tout le midi à ceux qui en grand nombre l'ignoraient bien qu'ils en soient les plus proches voisins.

Le numéro de septembre du *Bulletin paroissial de Rogliano*, habilement rédigé par M. l'abbé A. Paoli ; curé Doyen de cette perle du cap Corse, contient des *Notes historiques sur Rogliano, dédiées aux touristes*, qui montrent combien pourrait être intéressante l'histoire de l'antique cité romaine, *Aurelianum, Origliano*, quand on voudra l'écrire.

M. Jean Peretti annonce pour paraître en octobre prochain un important volume de poésies de 250 pages dont M. Georges Beaume a écrit la préface.

Sous le titre de *Cris d'Amour* l'auteur fils de la belle Corse, a écrit de longs poèmes et une centaine de sonnets, dans la sérénité des nuits marocaines.

Le tirage étant limité, les premiers souscripteurs seront les premiers servis et *franco*. Le volume in-16 couronné est du prix de 7 fr. 50 qui peut nous être envoyé sans autres frais que 0 fr. 15 cent. en le versant à notre compte de chèques postaux *Paris*, 211-44.

Le Martyre de Sainte-Dévote

par J. P. LUCCIARDI. (souscription).

Des universitaires, MM. Pieri et Arrighi de Renno, et M. J. Carabin, pharmacien principal de l'armée, en retraite, ont pris l'initiative de faire imprimer par souscription publique, la dernière œuvre de J. P. Lucciardi « *Le Martyre de St-Dévote* ».

Dans sa lettre ouverte à M. Clément, M. Louis Villat s'exprime ainsi, en parlant du félibre Corse : « Comme « un nouveau Tyrtée, il appelle aux traveaux de la paix ses compatriotes de la « Balagne, du Cap et du Nebbio, de la « Casinca et de la Castagniccia, du « Niolo et de toutes les pièves de l'En-deça des Monts. »

J. P. Lucciardi n'est pas fortuné, l'impression de son beau livre les *Canti Corsi*, qui a valu au poète, de la part des félibres de langue d'Oc, l'églantine d'Argent, a fortement grevé son modeste budget d'instituteur. En lui permettant de publier son dernier drame nous ferons œuvre de reconnaissance et nous honorerons la Corse dans un de ses meilleurs enfants.

La souscription s'élève actuellement à plus de 500 francs, bientôt elle dépassera 1000 fr. Nous faisons un pressant appel à tous les Corsés ou amis de la Corse, pour les engager à souscrire.

Prière d'adresser les souscriptions à M. J. Carabin, 8, rue Bréguet à Paris.

Le versement à notre compte de chèques postaux (*Paris* 211-44) à l'avantage de ne coûter que 0.15 cent. quelle que soit la somme versée, avec la facilité de correspondre sur le talon de la formule à remplir, fournie par la poste.

La longueur des intéressants articles contenus dans cette livraison nous oblige à en ajourner encore à la prochaine.

QUESTIONS CORSES

18. — De qui est le distique de 1769 contre la France ?

On connaît l'énergique et injurieux distique qui fut répandu en 1769 contre les Français définitivement maîtres de la Corse :

*Gallia, vicisti, profuso turpiter auro.
Armis pauca, dolo plurima, jure nihil.*

Valéry (*Voyage en Corse*, 1837) y trouve une inspiration d'origine italienne, le triomphe de la France ayant produit à l'étranger une vive indignation.

Barrière (édition des *Mémoires* de Dumouriez, 1862) estime que ces vers traduisent l'irritation des *Corses* se vengeant ainsi de leurs anciens maîtres et des nouveaux.

Où est la vérité ? et qui pourrait dire quand et où ce distique apparut pour la première fois ? CASALTA.

19. — Y avait-il des Juifs en Corse avant 1789 ?

L'édit de Louis XVI (Versailles, janvier 1784) « contenant affranchissement, en faveur des Juifs, du péage corporel et autres droits analogues, auxquels ils étaient assujettis » fut enregistré au Conseil de Corse le 12 juillet 1784 (cf. code corse, t. V, p. 485). Y avait-il donc des Juifs qui s'y étaient établis ? pour faire du commerce, peut-être ? Comment furent-ils accueillis ? Où résidèrent-ils de préférence ? UN MAGISTRAT CORSE.

Réponses :

Quelle est l'origine du nom : « Rocher du Corse », donné à un récif de l'île d'Ouessant ? (Q. n° 8).

Trois hypothèses se présentent immédiatement à l'esprit : 1/ un bateau aurait fait naufrage dans les parages de ce récif, bateau portant un équipage corse, ou commandé par un capitaine originaire de Corse, ou baptisé d'un nom corse ; 2/ un Corse, ermite ou navigateur, exilé politique ou fantaisiste « Robinson », aurait ici abordé ou séjourné ; 3/ ce nom évoquerait seulement la figure morale de la Corse indomptée, semblable à ce rocher « où viennent se briser les dernières fureurs impuissantes d'une mer toujours agitée » à moins qu'il ne s'agisse du Corse par excellence de Napoléon, empereur des Français, bienfaiteur de la région bretonne. Or ces trois hypothèses ne reposent sur aucun fondement sérieux et elles doivent être abandonnées. Aucun fait historique, au-

cune tradition locale ne peuvent être invoqués à l'appui de l'une ou de l'autre : ce sont jeux de l'esprit, constructions échafaudées et de valeur nulle.

La philologie nous fournira un terrain plus assuré, et nous relevons tout de suite l'orthographe spéciale — corse — qui figure sur toutes les cartes marines, instructions nautiques, etc. N'insistons pas outre mesure, car les linguistes vous diront qu'en ces matières la science du grammairien n'a point à intervenir et que le parler populaire a des lois capricieuses. Mais rappelons les mots de formation semblable que nous constatons en Armorique : *Corsept* qui est dans la Loire-Inférieure ; *Corseul*, qui, dans les Côtes-du-Nord, garde le souvenir des *Carisolites* ; *Corsen* surtout, dont la pointe, voisine d'Ouessant, marque la fin des terres occidentales... Cherchons à ces racines une origine celtique ou populaire, mais persuadons-nous bien qu'il n'y a aucun rapport étymologique entre la Corse et le récif de l'île d'Ouessant. UN NANTAIS.

Paris-Ajaccio en une heure.

L'excellent quotidien d'Ajaccio, *L'Éveil de la Corse*, apprenait dernièrement à ses lecteurs une merveilleuse découverte dont la réalisation comblera d'aise tous les Corses. M. Louis Blériot, disait-il, travaillerait à la construction d'un avion perfectionné qui permettrait le trajet Paris-New-York et retour dans la même journée. Après l'électricité et le téléphone le nouvel avion-bolide viendrait contribuer à supprimer les distances.

Un parisien pourrait alors, après son café du matin pris sur les boulevards, aller déjeuner à New-York et rentrer dîner à Paris.

Quel Corse ne se sentirait rempli de joie à la nouvelle de l'installation de ce service aérien entre Paris et Ajaccio !

Enfoncés le P. L. M. et les transports maritimes ! Si la distance entre Paris et New-York est franchie en une demi-journée, celle de Paris à Ajaccio le sera en moins d'une heure !

Quand une ménagère parisienne reprochera à son mari corse de rentrer un peu tard pour le dîner, il pourra lui répondre : « Je viens d'aller prendre l'apéritif au café Napoléon avec des amis d'Ajaccio ».

Quelles perspectives ce service éclair ouvrira dans les rapports entre la Corse et la Métropole ! Après cela, si les Corses ne sont pas des ingrats ils élèveront une statue à M. Louis Blériot.